ANDRÉ PICARD

JEUNESSE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE THÉATRALE

30, RUE DE GRAMMONT, 30

JEUNESSE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur le théâtre national de l'Odéon,
le 12 décembre 1905.

DU MÊME AUTEUR :

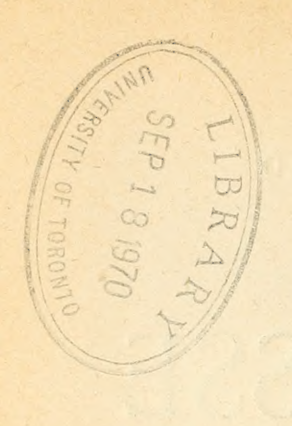
Le Cuivre, pièce en 3 actes (en collaboration avec M. Paul Adam) . . . . 1 vol.
La Confidente, pièce en trois actes . . . . 1 vol.
Franchise, comédie en 1 acte . . . . 1 vol.
Un amant délicat, comédie en 1 acte . . . 1 vol.
Bonne Fortune, comédie en 2 actes . . . . 1 vol.
Monsieur Malézieux, comédie en 1 acte. . 1 vol.
Le Protecteur, comédie en 1 acte . . . . . 1 vol.

ANDRÉ PICARD

JEUNESSE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30



IL A ÉTÉ A TIRÉ PART :

Trois exemplaires sur papier de Hollande.

JEUNESSE

ACTE PREMIER

Un grand cabinet de travail meublé avec beaucoup de goût. A droite en retrait, dans un renfoncement mais visible pour le spectateur, une bibliothèque à laquelle on accède par un petit escalier. Grande table-bureau. Porte à gauche ; porte au premier plan, ouvrant sur le petit salon.

SCÈNE PREMIÈRE

CROISSARD, PHIBERT.

Au lever du rideau, Phibert travaille assis devant la grande table. En face de lui, Croissard, une serviette sur ses genoux est assis, son chapeau à la main.

CROISSARD, tirant sa montre.

Cinq heures vingt!... Dis donc, il n'arrive pas ton patron. Voilà une demi-heure que j'attends. Dans combien de temps crois-tu qu'il sera là? (Phibert con-

tinue à travailler. Insistant.) Dans combien de temps crois-tu?...

PHIBERT, avec un peu d'impatience.

Je t'ai déjà répété deux fois que je n'en savais rien. En sortant de la séance, il m'a dit qu'il avait la migraine, qu'il voulait rentrer à pied, qu'il serait là dans une demi-heure. Sais-tu ce que tu devrais faire? me donner ces papiers. Je les lui remettrai.

CROISSARD.

Pas du tout, pas du tout. Je tiens à faire la connaissance de Dantran. C'est une occasion. Tu me présenteras. (Un silence.) Dis donc, il a eu une vie très agitée. Il paraît qu'il a eu des tas de maîtresses... hein?

PHIBERT, excédé.

Je ne sais pas.

CROISSARD.

Moi, je le sais. Tout le monde le sait.

PHIBERT.

Alors, pourquoi me le demandes-tu?

CROISSARD.

Du reste, ça ne m'étonne pas. Il est bien de sa personne, encore très vert! Pourquoi est-il entré au Sénat? Il a eu tort. (Phibert écrit sans répondre.) Il avait une situation très forte à la Chambre. Il sera moins écouté chez nous. C'est dans le cabinet Larochette, qu'il a été sous-secrétaire aux postes?... Hé?... (Silence. Il se promène de long en large dans le cabinet, s'arrêtant devant le portrait d'Andrée.) C'est la patronne? Belle femme! Tu lui fais la cour?... Non?... Tu as tort... Du reste, elle adore son mari.

PHIBERT, hors de lui, sans reprendre haleine.

Oui. Elle adore son mari. C'est une charmante

femme. Je ne lui fais pas la cour. Il a fait partie du cabinet Larochette. Et tu m'embêtes... (Bruit de porte au dehors.) Ah! Dieu soit loué, voici le patron!

CROISSARD, vivement.

Tu me présenteras avec un mot aimable, hé?

PHIBERT.

Sois tranquille!

Entre Roger Dantran.

SCÈNE II

LES MÊMES, ROGER.

ROGER.

Bonjour, Phibert. (Apercevant Croissard. Petit salut.) Monsieur...

PHIBERT, présentant.

Monsieur Croissard, secrétaire de M. le sénateur Laroche de la Meurthe qui vous apporte des documents pour votre interpellation de samedi.

CROISSARD, le poussant du coude, bas.

Le mot, hé! le mot!

PHIBERT, avec rage.

Charmant garçon!

ROGER, avec beaucoup de cordialité apparente.

Enchanté!

Serrement de mains.

CROISSARD, tendant une liasse.

Voici, monsieur le Sénateur.

ROGER.

Vous remercierez infiniment M. Laroche de son obligeance.

CROISSARD, *s'inclinant.*

Monsieur le Sénateur... (*A Phibert.*) Il est charmant ! A bientôt !

Il sort.

SCÈNE III

ROGER, PHIBERT.

ROGER.

Très gentil garçon, votre ami ! (*Phibert lève les yeux au ciel. Roger s'approche de la table. Phibert va pour lui céder la place. Il lui met la main sur l'épaule.*) Non, non, je vous en prie, ne vous dérangez pas... Vous travailliez ?

PHIBERT.

Je vous attendais... J'ai ouvert le courrier.

ROGER.

Rien d'intéressant ?

PHIBERT, *feuilletant les lettres.*

L'ordinaire... réclamations d'électeurs... On vous demande deux cartes pour la séance du 22... Cette pétition pour l'ouverture d'un chemin vicinal (*Il la tend. Roger ne la prend pas. Présentant deux ou trois lettres.*) Ceci m'a paru personnel.

Roger les prend vivement, les regarde, les ouvre, jette un coup d'œil, les laisse tomber ensuite sur la table, parmi les autres.

ROGER, *avec un soupir.*

Pas très passionnant, tout cela !... (*Un temps.*) Vous rappelez-vous, Phibert... l'année dernière encore... Je recevais des lettres de femmes, d'inconnues, comme

un acteur! C'était honteux! Mon entrée au Sénat m'a vieilli de dix ans... Quel âge me donnez-vous, Phibert?

PHIBERT.

Vapereau dit : Né en 57!

ROGER.

L'imbécile!... (Un temps) Qu'est-ce qu'on dit de moi dans les couloirs?

PHIBERT.

Mais...

ROGER.

Oh! Vous savez que j'adore ces potins... Que disent mes collègues?

PHIBERT.

On attend avec impatience, votre début... l'interpellation de samedi.

ROGER, avec une moue.

Je serai faible.

PHIBERT.

Pourtant, le sujet...

ROGER, se montant.

Oh! mais cela n'a pas d'importance... Si j'ai accepté de changer mon siège de député contre celui de sénateur, c'est que j'avais mes raisons, de hautes raisons... J'ai des projets. Et d'abord, je vais faire des réformes, de grandes réformes dans ma vie privée. Je compte travailler, travailler follement!...

PHIBERT, ouvrant les pièces d'un dossier.

Nous pourrions...

ROGER, changeant complètement de ton.

Voulez-vous dîner avec moi, ce soir?

PHIBERT.

Mais...

ROGER.

Chez Durand !

PHIBERT.

Je vous remercie, je ne suis pas libre.

ROGER, souriant.

Une petite amie ?

PHIBERT.

Non !... Je dîne chez deux dames, la mère et la fille...

ROGER, le fixant.

Phibert !... Vous voulez vous marier ?... La jeune fille est jolie ? (Geste évasif de Phibert.) Enfin, vous l'aimez ?.. (Nouveau geste.) Oh ! Phibert ! Phibert !... Vous voulez faire un mariage de raison.

PHIBERT.

Un mariage raisonnable...

ROGER.

Il n'y a de raisonnable et d'avantageux que les mariages d'amour ! Vous souriez... Mais moi, ma femme, je ne l'ai épousée que parce que je l'aimais. Je n'ai même pas demandé le chiffre de sa dot. Il est vrai qu'on me l'avait dit... D'ailleurs, je ne tenais pas à la fortune. J'aurais tout aussi bien vécu avec des dettes ! (Un temps.) Qu'est-ce que vous pensez de ma femme, Phibert ?

PHIBERT, interloqué.

Mais... j'ai pour madame Dautran, infiniment d'estime et de respect.

ROGER, solennel.

Vous avez raison. C'est une femme incomparable.

(Un temps.) Vous allez boire une tasse de thé avec moi!... (Geste de Phibert. Sonnant.) Si, si... Demain matin, nous travaillerons .. Croyez-vous que si le Ministère tombait, le portefeuille de l'Instruction... (Une femme de chambre entre, portant le thé. Frappant sur l'épaule de Phibert, montrant le plateau.) Voilà Phibert, voilà l'incomparable avantage du mariage d'amour! Il apparaît dans les plus petites choses. Je sonne. Aussitôt le thé! La vie devient une féerie, un enchantement perpétuel. (Il soupire avec tristesse.) Et voilà vingt ans que ça dure! .. Sucrez-vous!

Entre Andrée.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANDRÉE.

ROGER, allant à Andrée.

Tiens, justement, je parlais de toi... Tu permets que je t'embrasse devant Phibert... Phibert est de la maison...

Il l'embrasse.

ANDRÉE, la main tendue vers Phibert.

Bonjour, monsieur Phibert.

ROGER.

Tu vas prendre une tasse de thé. Je crains que tu ne le trouves pas à ton goût... Il est un peu amer!

ANDRÉE.

Oh! Vraiment?..

ROGER.

C'est pour toi que je m'en plains.

ANDRÉE, à Phibert.

Voulez-vous dîner avec nous ce soir, monsieur Phibert ?

ROGER, vivement.

Oh ! pardon... mais ce soir... tu as sans doute oublié... je ne dîne pas ici ce soir...

ANDRÉE.

Ah !

ROGER.

Non, non... voyons, je t'ai prévenue...

ANDRÉE.

J'aurai oublié !

ROGER.

Je suis désolé... J'ai invité cinq ou six collègues de mon groupe... (Un temps. Avec une brusque animation.) D'ailleurs, Phibert ne pouvait pas... Je t'annonce des événements graves, des révolutions dans sa vie !...

PHIBERT.

Monsieur Dautran !

ROGER.

Phibert se marie. Il épouse une charmante jeune fille !...

ANDRÉE.

Tous mes compliments, monsieur Phibert.

PHIBERT.

C'est très prématuré, madame... Rien encore... (Il se lève.) Vous n'avez plus besoin de moi, monsieur ?

ROGER.

Non. Merci.

ANDRÉE.

Au revoir, monsieur Phibert...

ROGER.

A demain.

Phibert sort.

SCÈNE V

ROGER, ANDRÉE.

ROGER.

Je suis très fâché que tu ne te sois pas souvenue de ce dîner... J'étais pourtant bien sûr... Après tout, c'est peut être moi qui aurai oublié... Tu me pardonnes ? (Léger sourire d'Andrée.) Je sais bien qu'hier déjà...

ANDRÉE.

Que veux-tu ?...

ROGER.

Comme tu m'excuses !

ANDRÉE.

Comme tu insistes !... Si tu me laisses, c'est que tu y es forcé, n'est-ce pas ?

ROGER.

Parbleu !

ANDRÉE.

Je ne peux t'en vouloir...

ROGER.

D'ailleurs, tu ne seras pas malheureuse. Tu dîneras dans ta chambre... pas dans la salle à manger, tu entends... la salle à manger est triste... Tu vois, je m'occupe de toi.

ANDRÉE.

Tu es gentil.

ROGER.

Tu liras... Je te choisirai ton livre moi-même... D'ailleurs, je ne m'amuserai pas non plus... Oh! non, je ne m'amuserai pas. (Il soupire.) Préfères-tu que je m'amuse ou que je ne m'amuse pas?

ANDRÉE.

Je préfère que tu t'amuses.

ROGER, d'un ton désolé.

Je ne m'amuserai tout de même pas... D'ailleurs, je ne te manquerai peut-être pas tant! Je ne suis pas si agréable depuis quelque temps!... Au fond, tu es peut-être bien aise d'être seule!

ANDRÉE.

Oh! Roger.

ROGER, taquin.

Quoi! Ça n'aurait rien d'extraordinaire. On se lasse de tout!... Ne t'agite pas. C'est pour te taquiner... Pourtant... tu es sûre de ne jamais te désintéresser un peu de moi, de m'aimer toujours comme tu m'as aimé, comme tu m'aimes...

ANDRÉE.

Sûre.

ROGER.

Tu as de la chance! Et alors à tes yeux, je ne change pas, je suis toujours le même?..

ANDRÉE.

Tu es toujours le même pour moi!

ROGER, songeur.

Pour toi... oui. D'ailleurs, me dirais-tu la vérité, serais-tu sincère! Toi, naturellement, tu es contente, tu triomphes.

ANDRÉE.

De quoi?

ROGER.

Tu me laisses partir ce soir bien tranquille! Tu es sûre que je suis à toi maintenant!

ANDRÉE, secouant la tête, tristement.

Non.

ROGER.

Que je ne suis plus aux autres, enfin! Et cela te rend heureuse.

ANDRÉE.

Avant tout, je veux que tu sois heureux, toi!

ROGER.

Je ne suis pas heureux, ma pauvre Andrée.

ANDRÉE, tendrement.

Qu'est-ce que tu as?

ROGER, après un temps.

Rien... rien du tout... (Soupir.) Allons, je vais te chercher ton livre. (Il va vers la bibliothèque. — En montant.) Quel genre de livres veux-tu?

ANDRÉE.

Celui qui te plaira!

Entre Charles Aubert.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CHARLES AUBERT

ROGER, de la bibliothèque.

Tiens, voilà cet excellent docteur... Comment vas-tu?

CHARLES.

Et vous? (A Andrée.) Bonjour, madame.

ROGER.

Je cherche un livre pour ma femme, tu vois... Je vais bien... Tu m'excuses de ne pas descendre te serrer la main.

CHARLES.

Comment donc! Vous avez bien le temps.

ROGER.

On ne te voit plus .. Vous êtes venu faire une visite à votre amie Andrée, monsieur...

CHARLES.

A mes amis.

ROGER.

Oh! Ce n'est jamais pour moi que tu viens.

CHARLES.

Vous êtes rarement là!

ROGER.

Ne dis donc pas toi aussi, cette absurdité. Tu sais bien qu'au fond, je suis un homme de foyer. Je ne sors que contraint et forcé. Demande à ma femme.

ANDRÉE, riant.

Tu es contraint et forcé bien souvent depuis quelque temps.

ROGER.

Ah! Si tu te mets aussi contre moi, maintenant!... Et puis vous m'ennuyez, mes petits amis. Laissez-moi chercher tranquillement.

ANDRÉE, donnant la main à Aubert, mi-voix.

Merci d'être venu.

CHARLES.

Vous plaisantez. J'ai reçu votre mot. Qu'est-ce qu'il y a?

ANDRÉE.

Je suis inquiète...

ROGER, de la bibliothèque.

Il y a une poussière sur ces rayons. Tu devrais secouer un peu cet imbécile de domestique.

ANDRÉE, à Roger.

Oui. (A Charles, à mi-voix.) Inquiète de lui...

Elle montre Roger.

CHARLES, riant.

Oh! Je pense bien... (Regardant Roger.) Il a l'air très gaillard.

ANDRÉE.

Il est très changé depuis quelque temps, au physique et au moral... Il est triste, abattu, fatigué... Il n'est plus le même avec moi...

CHARLES.

Alors, tant mieux pour vous!

ANDRÉE, avec reproche.

Oh! Charles...

CHARLES.

Pardon, pardon... j'oubliais qu'il est défendu... Enfin que vous voulez que je fasse?

ROGER, de la bibliothèque à Andrée.

Je te choisis un gros caractère à cause de tes yeux?

CHARLES, vivement.

Au fait, comment vont-ils vos yeux?

ANDRÉE.

Couci-couça!

ROGER.

Explique-moi, docteur, pourquoi les beaux yeux

sont presque toujours de mauvais yeux !... Sais-tu que ma femme va avoir une lectrice... Au fait, est-elle venue, la personne ?

ANDRÉE.

Je l'attends.

CHARLES, à Andrée.

Que voulez-vous que je fasse ?

ANDRÉE.

Que vous causiez avec lui, que vous l'examiniez...

CHARLES.

Comme ami ? Comme médecin ?

ANDRÉE.

Les deux.

CHARLES.

Ce sera fait.

ROGER, redescendant.

Docteur Aubert, connais-tu cette édition de Manon Lescaut ? (Il lui montre un livre ouvert.) Regarde cette gravure.

CHARLES, refermant le livre.

Ça m'est égal.

ROGER.

On n'est pas moins artiste que cet animal ! Et dire que voilà... Quel âge as-tu ?

CHARLES.

Trente-trois.

ROGER, continuant.

... Que voilà vingt et un ans que j'essaye de lui inculquer des principes artistiques... Car il y a vingt et un ans que tu es venu ici pour la première fois avec ton képi de collégien et tes gros souliers carrés... Tu ne portes plus de souliers carrés ?

CHARLES.

Voyez !

ROGER.

Dire que j'ai été ton correspondant, il y a vingt et un ans... C'est ça qui ne nous rajeunit pas.

CHARLES, riant.

Vous surtout !

ROGER, blessé.

Tu pourrais avoir la délicatesse de ne pas le faire remarquer !

CHARLES.

Ne vous fâchez pas ! Vous avez votre âge comme j'ai le mien. J'aurai le vôtre !

ROGER, mélancolique.

Oui, mais moi je n'aurai plus le tien... Quel âge me donnes-tu ?

CHARLES, négligemment.

Je ne sais pas, moi. Cinquante !

ROGER, révolté.

Oh !

ANDRÉE, vivement.

Allons, tu vois bien que Charles te taquine !... méchamment !...

ROGER.

Je te souhaite, mon petit, d'être aussi jeune que moi, moralement et physiquement.

CHARLES.

Allons, allons, je plaisantais. Vous paraissez à peine vos vingt ans, là ! .. (A Andrée.) Ne soyez pas consternée, madame. Il se remettra, je vous assure. Il connaît ma nature de lourdaud. Je suis un rude, moi... soulier carré !... Je n'ai pas de délicatesse...

ROGER.

Si, au contraire, tu es assez délicat, quand tu veux!... Ta sœur fait toujours des chapeaux ?

CHARLES.

De plus en plus!

ROGER.

Quand tu la verras, tu lui feras mes amitiés. C'est une brave femme. Elle doit faire de bien vilains chapeaux.

ANDRÉE.

Mais non!

ROGER.

Elle n'est pas jolie, ta sœur...

CHARLES, railleur.

Je vous en demande bien pardon!

ROGER.

Mais c'est une brave femme.

CHARLES, de même.

Je vous remercie.

ROGER, à Andrée qui se lève.

Où vas-tu?

ANDRÉE.

Quelques ordres à donner!... Tu tiendras bien cinq minutes compagnie au docteur.

ROGER.

Il va me dire encore des choses désagréables... Enfin, un quart d'heure, pas plus. Il faut aussi que je m'habille.

CHARLES.

L'homme de foyer dîne encore au restaurant, ce soir?

ROGER

Justement.

ANDRÉE.

Vous m'attendrez, Charles ?

CHARLES.

Vous pouvez y compter.

Sort Andrée.

SCÈNE VII

ROGER, CHARLES.

ROGER, la suivant des yeux.

Ma femme est une femme incomparable.

Un léger temps.

CHARLES.

Dites donc... vous n'êtes peut-être pas très gentil, en ce moment, avec cette femme incomparable !

ROGER, vivement.

Elle se plaint ?

CHARLES.

Ah ! comme vous la connaissez !... Non. C'est une petite supposition.

ROGER.

Elle tombe bien. Figure-toi qu'en ce moment, elle n'a pas ça... non, mon cher, pas ça ! à me reprocher. Je n'ai pas de maîtresse, crois-tu ?

CHARLES.

C'est insensé !

ROGER.

Si cela continue, qu'est-ce que je vais devenir ?

CHARLES.

Un homme comme les autres, peut-être! un homme très bien! Car enfin heureusement, il y a autre chose en vous que le gigolo!...

ROGER.

Dis donc!

CHARLES.

Vous avez fait des choses pas mal dans votre carrière... même des choses utiles! très utiles!... Les gens qui s'y connaissent vous trouvent du talent. Alors maintenant que les femmes vous laissent tranquille, vous allez peut-être...

ROGER.

Imbécile!... (Se levant et marchant de long en large avec animation.) Oui, j'ai fait des choses pas mal, comme tu dis, et même des choses très bien, mais si je les ai faites, c'est que j'avais à ce moment, dans ma vie, l'amour d'une femme qui m'ouvrait l'intelligence et le cœur! Oui, j'ai parlé quelquefois avec éloquence, mais pourquoi? parce qu'il y avait une femme dans la tribune pour m'entendre, et c'est pour elle que je parlais, c'est à elle que je m'adressais, par dessus toutes les têtes de ces imbéciles qui m'écoutaient. Et si j'avais eu une fois du génie, c'est à une femme que je l'aurais dû! Les hommes comme moi ne vivent et ne valent que par les femmes. Plus de femmes, plus rien!

CHARLES, avec emportement.

Mais tonnerre!.. Si vous n'avez plus de maîtresses, vous avez une femme!

ROGER.

Ah! oui.. ma femme.

CHARLES.

Une femme sur laquelle vous pouvez compter!

ROGER, souriant.

C'est justement! Les femmes sur lesquelles nous comptons trop, ne comptent pas.

CHARLES.

Entourez-la! Rendez-la enfin un peu heureuse. Il ne lui faut pas grand'chose et c'est bien son tour!

ROGER, avec un peu de tristesse.

Je ne peux pas.

CHARLES.

Vous ne pouvez pas?

ROGER.

Non, mon vieux, je ne peux pas!... J'ai essayé. Tiens, écoute! Autrefois, il m'est arrivé bien souvent d'avoir un rendez-vous avec une autre. Hé bien! je m'attardais, je ne pouvais pas m'en aller et je finissais par passer ma soirée dans cette pièce que j'aimais, auprès de ma femme que je préférais. Et j'étais très heureux... Hé bien, à présent, à présent qu'on ne m'attend plus dehors, je ne peux plus rester ici. J'ai pris ma maison en horreur. Je m'y sens en prison! Il faut que je m'évade.

CHARLES.

C'est gai!

ROGER.

Et puis, je regarde ma femme : dans ses yeux je devine la pensée qu'elle a ou que je lui prête ; je me dis qu'elle m'a, qu'elle m'a enfin... qu'elle a attendu cette heure! que cette heure est venue! Et alors, je sens une rancune, une rancune idiote, injuste, mais formidable, m'envahir contre elle. Il me semble que

je vais la haïr. Et je m'en vais, je me sauve! Si tu savais les soirées sinistres que je passe. Ainsi ce soir... à propos tu ne veux pas dîner avec moi?

CHARLES, sèchement.

Non!

ROGER, résigné.

Bon!... Hé! bien, je la vois, ma soirée. Je m'en irai à la recherche d'une vieille amie ou d'un camarade à inviter. Il est tard. Je ne trouverai personne. Et je dînerai probablement tout seul à une table de restaurant avec, entre les plats, la conversation affectueuse et ironique d'un vieux maître d'hôtel qui me connaît depuis vingt ans!

CHARLES.

Un camarade!

ROGER, avec lassitude et découragement.

Zut!... zut!... zut!... (Un silence.) Oui, je vois bien, tu es en colère contre moi, tu ne me comprends pas!... Parbleu, tu ne peux pas me comprendre. Tu n'es pas un amant!

CHARLES, hors de lui.

Taisez-vous donc! C'est vous qui n'êtes pas un amant!

ROGER, suffoqué.

Par exemple! Qu'est-ce que je suis?

CHARLES.

Un monomane, un maniaque, un sympathique maniaque. Vous avez passé votre vie à collectionner des femmes, comme d'autres collectionnent des boutons de guêtres ou des boîtes d'allumettes. Vous n'avez écouté que votre instinct démesuré et maladif. Vous n'avez jamais cherché que votre joie, même dans celle que vous donniez à d'autres... Un homme

à femmes, oui peut-être, mais un amant, ah ! non, non, non, jamais !

ROGER.

Tu m'amuses.

CHARLES.

Est-ce que vous avez jamais eu un dévouement ? Est-ce que vous avez jamais fait un sacrifice ? Est-ce que vous vous êtes jamais donné ? Est-ce que vous avez même jamais souffert ?... Vous vous êtes fait aimer et vous n'avez jamais aimé !

ROGER.

Moi, je n'ai jamais ?... c'est bouffon.

CHARLES, *avec autorité.*

Jamais !

ROGER, *ébranlé, avec un certain intérêt.*

Tu crois ?... (*Un temps.*) Après tout, c'est possible, c'est très possible !

Il s'en va guilleret, en sifflotant.

CHARLES, *étonné.*

Ma parole ! on dirait que ça vous fait plaisir !

ROGER, *brusquement.*

Maintenant !... je vais aimer !

CHARLES, *abruti.*

Ah !

ROGER, *de plus en plus satisfait.*

Oui, oui, tu dois avoir... tu as certainement raison ! Maintenant, maintenant seulement que tout m'est devenu moins facile, je suis mûr pour une grande passion. Au fond, je le sentais, je sentais cela sous mon trouble, mon inquiétude et ma mélancolie ! Enfin... enfin je vais donc connaître quelque chose de nouveau. (*A Charles, avec effusion.*) Ah ! mon petit, quel

grand service tu viens de me rendre, en me secouant. Tu m'as fait renaître.

CHARLES.

Vous êtes fou, fou, fou!

ROGER, gaîment.

Je te l'ai dit! Tu es incapable de me comprendre... (Riant.) Et d'abord, de naissance, toi, tu es un veuf!

CHARLES, haussant les épaules.

Taisez-vous donc!... Je suis ce que vous n'avez jamais été et ce que, bien sûr, vous ne serez jamais; un homme sain, normal, complet... Et j'aimerai...

ROGER.

Tra! la! la!

CHARLES.

J'aimerai parce qu'il est dans la nature de l'homme d'aimer... parce que je me sens le cœur plein de tendresse... parce que j'attends et parce que j'aime déjà, celle qui viendra... aujourd'hui, demain, un jour dans ma vie!

ROGER.

Ta ménagère!

CHARLES, très doucement avec émotion.

Ma femme... Et je l'aimerai, moi, je l'aimerai longtemps, peut-être toujours. Et je la vois, je vous dis je la vois... j'ai si souvent pensé à elle... elle a une jolie petite frimousse et des tas, des tas de cheveux blonds tout autour et des yeux pleins de joie et très doux, et de jolies dents pour rire... (Il rit vaguement, en extase.) Elle est jeune, elle est jeune...

ROGER, subitement intéressé.

Qui est-ce?

CHARLES, riant.

Mais c'est personne, voyons! c'est une femme imaginaire.

ROGER, déçu.

Ah! C'est dommage. Elle me plaisait ta petite femme!

CHARLES.

Oui. Hé! bien, le jour où je l'aurai, je ne vous conseille pas de rôder autour d'elle. J'ai beaucoup d'amitié pour vous. Mais vous ne pèseriez pas lourd vous et tous vos succès, devant moi et tout mon amour... Comprenez donc, c'est pour elle que je me conserve et que je travaille. C'est pour avoir tout à lui donner que je n'éparpille pas mon cœur... (Roger rit.) Et puis il ne faudrait pas rire. Je ne vous admire pas du tout, moi, vous savez. Vous ne m'étonnez même pas. Vous n'êtes pas une exception. Tous les hommes peuvent avoir beaucoup de femmes et beaucoup de désirs.

ROGER, riant.

Pas tous!

CHARLES.

Moi qui vous parle, j'ai eu de rudes tentations, parfois, vous savez... des soirs, des soirs d'été où je travaillais dans ma chambre... Et par la fenêtre, ouverte, il m'arrivait de la rue, de grands bruits de voix, de rire... Et j'avais bien envie de descendre. Seulement, voilà je ne descendais pas!

ROGER.

Moi je serais descendu.

CHARLES, riant.

Oui, mais vous, vous finirez très mal.

ROGER, riant.

Oh ! pas tout de suite....

Entre Andrée.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANDRÉE.

ROGER, à Andrée.

Ah ! J'ai une grosse nouvelle à t'apprendre... un second mariage... Le docteur aussi se marie !

CHARLES, haussant les épaules.

Ne l'écoutez donc pas !... Il ne sait qu'inventer !

ROGER.

Et maintenant, assez de folies !... Je vous laisse ! Si tu veux, docteur, en m'en allant, je te dépose ! M'attendras-tu ?

CHARLES.

Si je suis là, vous me verrez bien.

ROGER, riant.

Est-il grossier !... (A Andrée.) Ma grande, ton mari est très content !

ANDRÉE.

C'est vrai !

ROGER.

Tu vois !

Roger sort en sifflotant.

SCÈNE IX

ANDRÉE, CHARLES.

ANDRÉE.

Hé ! bien ?

CHARLES.

Hé ! bien, rien...

ANDRÉE.

Comment l'avez-vous trouvé ?

CHARLES.

Le même ! oh ! le même... En voilà un qui ne change pas !

ANDRÉE.

Il vous a parlé de moi ?

CHARLES.

Peu... Ah ! si... il m'a dit que vous étiez une femme incomparable. Et il doit le savoir, car il a beaucoup comparé !

ANDRÉE, avec reproche.

Charles !

CHARLES, lui prenant la main affectueusement.

Je vous ai fait de la peine?... Ah ! c'est avec vous que je regrette souvent de manquer de délicatesse...

ANDRÉE.

Vous avez une nature charmante !

CHARLES.

Je vous aime beaucoup, et c'est ce qui me rend agressif. J'enrage de voir que vous faites dépendre toute votre vie du caprice ou de l'humeur de cet animal.

ANDRÉE.

Il était mieux, n'est-ce pas, en sortant?

CHARLES.

Oui. Il paraît que je l'ai ranimé sans le vouloir... oh ! oui, sans le vouloir... Vous avez là un mari...

ANDRÉE, avec un peu d'impatience.

Vous ne le comprenez pas!... (Un temps.) Vous êtes sûr qu'il n'est pas malade?

CHARLES.

Oh ! de ce côté-là, soyez tranquille. Il est douillet. Au moindre bobo, il ferait tout de suite un vacarme!...

ANDRÉE.

Il n'a pas d'inquiétudes, de chagrin secret?

CHARLES, la regardant. Après un temps :

Quelle admirable femme vous êtes!

ANDRÉE.

Une femme dévouée, voilà tout.

CHARLES.

Et qu'est-ce qu'un autre aurait fait de vous?

ANDRÉE.

Une femme assez ordinaire, probablement... Oh! je m'en rends bien compte, si j'ai quelques mérites, c'est à lui que je les dois.

CHARLES, ironique.

Ah!...

ANDRÉE.

La femme que je suis, je ne l'aurais été, je ne pouvais l'être que pour lui... Ce sont les hommes comme lui qui font les femmes comme moi; ce sont leurs défauts qui font nos qualités. J'y ai souvent pensé. Ils nous imposent d'être ce que nous sommes. Oh! ce n'est pas tout de suite, il faut du temps et de la peine... beaucoup de peine!... Si vous m'aviez connue jeune fille...

CHARLES, attendri.

Je vous vois...

ANDRÉE.

J'étais volontaire et pas patiente et pas commode... Et j'avais des idées, des idées sur la vie, sur les hommes, et sur tout .. Ah! mes pauvres idées! (Elle rit.) Et je me croyais des droits, mais oui, des droits! et j'étais décidée à les soutenir!... Mais la partie était trop inégale entre nous. A ma volonté active de le garder, il opposait sa volonté, au moins égale, mais inconsciente et naturelle de m'échapper. Il glissait. Il était doux... sans méchanceté, sans colère... tenace. Que fallait-il faire?

CHARLES, violemment

Le tromper, parbleu! le tromper tout de suite!... vous reprendre, alors qu'il était encore temps.

ANDRÉE, grave et songeuse.

Je suis la femme d'un seul homme... Du premier instant où il m'a tenue dans ses bras, j'ai été à lui pour toujours.

CHARLES.

Il fallait... il fallait...

ANDRÉE.

Je me suis défendue comme j'ai pu.

CHARLES.

Mal!

ANDRÉE.

On ne se défend jamais bien contre ce qu'on aime. Je ne voulais pas le quitter, n'est-ce pas? Alors, j'ai compris ce qu'il fallait devenir, le contraire de ce que j'étais!... L'ai-je compris? L'ai-je senti? L'ai je voulu? Mais j'ai plié, j'ai plié lentement, insensiblement, sous l'écrasement de sa force, inconsciente. De semaine en semaine, je ne me reconnaissais pas... Ah! j'en ai fait du chemin! Et peu à peu,

je suis devenue telle qu'il me voulait, sans révolte, sans colère, sans amertume même, je vous assure... avec tout l'amour qu'une femme peut donner à un homme.

CHARLES.

Mais qu'est-ce qu'il a donc fait pour vous attacher ainsi! Ah! s'il y avait une justice...

ANDRÉE.

En amour, il n'y en a pas!

CHARLES.

Après vous avoir tellement méconnue, tellement trompée, tellement abandonnée...

ANDRÉE, *vivement.*

Oh! ça, jamais!

CHARLES.

Vous dites?

ANDRÉE.

Jamais!... Jamais il ne s'est complètement désintéressé de moi... Comment, vous aussi, Charles, qui suivez notre vie depuis des années, vous dites cela. Les autres, ah! les autres peuvent le croire. Ils l'ont vu avec une femme... et puis avec une autre... amoureux de celle-ci, puis de celle-là!... Ils ne l'ont pas vu dans l'intervalle. Ils pensent que j'ai été l'éternelle sacrifiée, l'éternelle délaissée. Et ils ne comprennent pas ma fidélité stupide. Ils ne savent pas comment, chaque fois il me revenait... il me revenait de tout son cœur et tel qu'il était venu la première fois, pas repentant, non, mais plein d'ardeur, plein d'une confiance qu'il finissait par m'inspirer à moi-même... Et tout le soin patient et cruel qu'il mettait à me reprendre!... C'était si facile... il était gentil, prévenant, attentif, amoureux. Et je ne parvenais

même pas à distinguer parmi ses dernières ardeurs fidèles, les premières qui ne l'étaient plus... A la fin, je n'ai plus voulu chercher, je n'ai plus voulu savoir. On n'est pas difficile pour son bonheur, et la douleur vient toujours assez tôt.

CHARLES.

Mais pourtant... la jalousie...

ANDRÉE, songeuse.

Oh! je l'ai connue... terrible! Mais voyez-vous, pour moi, la jalousie, c'est comme un mal vivant qui naît, qui grandit et qui meurt. D'abord on veut tout de celui qu'on aime, tout le possible et même l'impossible... et puis, on ne veut même plus tout le possible. La vie vous apprend, chaque déception vous limite. A mesure qu'il vous échappe, on a des mains moins fortes pour le retenir. Moins il vous donne, moins on arrive à désirer... On demande toute la vie, et puis on demande des années, et puis des jours, des heures, des minutes. On vit du présent sans un regard devant, ni derrière soi. On se contente de la présence... L'avoir là, près de soi... le sentir là, c'est si bon!.. ah! je ne suis pas difficile.

CHARLES, lui prenant les mains.

Ma pauvre amie!

ANDRÉE, souriant.

Oh! j'ai tout de même été assez heureuse... Et puis, toutes les autres, il les quitte; moi, il ne me quitterait pas. Oh! Il tient beaucoup à moi.

Un silence, elle s'assombrit.

CHARLES.

Hé bien, qu'est-ce qu'il y a maintenant?

ANDRÉE, avec tristesse.

Il s'éloigne pourtant depuis quelque temps; il

sort... je ne le vois presque plus... Oh! non, non, n'est-ce pas, mon bon Charles, il ne m'arrivera rien avec lui que je n'aie prévu. J'ai prévu tout le pire...

CHARLES.

Mais calmez-vous !... Qu'est-ce qui vous prend ?

ANDRÉE.

Non, non, il a toujours eu du plaisir à être avec moi. Il aime mon intelligence... Je lui suis agréable, n'est-ce pas?

CHARLES.

Il faudrait qu'il soit...

ANDRÉE.

Alors pourquoi ne reste-t-il pas davantage avec moi? Pourquoi s'en va-t-il toujours depuis quelque temps? C'est cela, Charles, c'est cela dont je souffre, voyez-vous.

CHARLES.

Un petit moment à passer!

ANDRÉE.

Et moi qui me disais que peut-être maintenant, à cette époque de notre vie, je l'aurais davantage, qu'il s'assagirait, qu'il trouverait du plaisir à rester près de moi... Oui, j'espérais ça, figurez-vous, moi, sotte, sotte, sotte!... Ah! il était dit que je connaîtrais toutes les déceptions.

CHARLES.

Voyons.

ANDRÉE, avec désespoir.

Mais enfin, enfin, il ne comprend donc pas qu'il est vieux... ou qu'il va l'être, que ce n'est plus le moment de courir... (*Un temps. — Rêveuse.*) Au fond, je sais bien ce qu'il faudrait pour le retenir. Ah ! si

nous avions gardé notre petite-fille. Elle aurait dix-huit ans! Il l'adorerait, j'en suis sûre. Il resterait ici. Elle le garderait. De la jeunesse, des sourires, de la gaieté, il ne lui faut peut-être pas plus... Mais il a besoin de cela, c'est plus fort que lui. Il est si jeune lui-même de caractère, vous savez bien. Et toutes les gamineries qu'il fait à chaque instant, vous n'imaginez pas... Seulement, ça, dame, la gaîté, qu'est-ce que vous voulez? Je n'en ai plus, j'ai toujours trop peur!... J'ai beau me forcer. Il s'y connaît... Ah! au fond, c'est ma faute! (Elle rencontre le regard de Charles.) Hein! Cette admirable femme... vous la trouvez lâche et pauvre femme!

CHARLES.

Je vous trouve admirable, admirable de vie et de souffrance et de résignation. Seulement...

Entre un domestique qui porte une carte sur un plateau. Il la présente, elle la prend.

ANDRÉE, riant.

Mauricette!.. Mauricette qui? Il y a une dame, dans la vie, qui s'appelle Mauricette tout court et qui veut me voir... Regardez cette carte, Charles.

Elle la lui passe. C'est une petite carte minuscule d'enfant.

CHARLES.

Attendez... Il y a quelque chose d'écrit... (Regardant de près.) Oh! oh! oh! c'est presque illisible... de la part... de la part de madame... madame Le... ro... bin!

ANDRÉE.

Lorbin!... Mais alors, c'est la personne qu'on me propose comme lectrice...

CHARLES.

Si elle lit aussi bien qu'elle écrit...

ANDRÉE, au domestique.

Faites entrer. (A Charles qui se lève.) Restez donc, Charles. C'est très amusant. Mauricette!...

CHARLES.

Et cela va être quelque robuste personne, à poitrine, à cheveux durs et à binocle.

ANDRÉE.

Moi, je vois plutôt une petite maigre un peu mûre, avec...

La porte s'ouvre. Mauricette entre. Elle est toute jeune, ravissante, avec des yeux très clairs. Une petite figure enfantine. Charles et Andrée éclatent de rire. Mauricette demeure sur le seuil, interdite.

SCÈNE X

Les Mêmes, MAURICETTE.

ANDRÉE.

Je vous demande pardon, mademoiselle. (Avec un geste d'accueil)... Entrez, mais entrez donc! (Mauricette avance de quelques pas avec gêne. Andrée la prend doucement par la main et la conduit jusqu'à un fauteuil.) Je vous demande pardon de cet étrange accueil, mais avant que vous n'entriez, nous avions fait, mon ami le docteur Aubert (Elle le présente.) et moi, des suppositions sur votre personne. Et vous ressemblez si peu à celle que nous nous attendions à voir...

MAURICETTE.

Ah! Je ne ressemble pas...

CHARLES, souriant.

La différence est toute à votre avantage.

MAURICETTE.

Enfin, vous ne vous moquiez pas de moi, non... oh! alors vous pouvez rire tant que vous voudrez.

Elle rit d'un rire très clair.

ANDRÉE, la regardant avec un bon sourire.

Et alors... c'est vous mademoiselle Mauricette?

MAURICETTE.

Mauricette Lelière, oui, madame... Tiens, au fait, j'ai oublié de mettre mon nom de famille, sur la carte... parce que je vais vous dire, madame, ce sont des cartes pour m'amuser, des cartes quand j'étais jeune fille!

ANDRÉE.

Quand vous étiez jeune fille... Mais il me semble qu'aujourd'hui encore...

MAURICETTE.

Oh! non, j'étais jeune fille, quand je vivais avec pauvre papa... Maintenant, je suis seule, je vis seule, je suis sérieuse! (Andrée et Charles rient légèrement.) Vous ne croyez pas, madame, que je suis sérieuse? Monsieur non plus ne croit pas...

CHARLES.

Mais si, mais si! Nous sommes sûrs que vous êtes une petite demoiselle très sérieuse.

MAURICETTE.

Je ne suis pas triste, mais je suis sérieuse!... Pour en revenir à ces cartes, c'est pauvre papa qui me les avait faites. Il était graveur... oh! pas graveur en boutique... artiste, grand artiste!... il a eu une seconde médaille au salon...

ANDRÉE.

Si j'ai bien compris... votre père est mort, mon enfant?

MAURICETTE.

Oui, madame, il y a treize mois...

Elle baisse la tête.

ANDRÉE, doucement.

Je vous demande pardon... mais madame Lorbin m'a écrit, sans me donner aucun détail, alors...

MAURICETTE, relevant la tête.

Oh! Ça ne fait rien. Je suis bien habituée à présent. Seulement, quand on m'en parle... C'est passé!

ANDRÉE.

Et votre mère?

MAURICETTE, très posément.

Je ne l'ai pas connue, madame. Je suis fille naturelle.

CHARLES, se levant, à Andrée.

Je vais vous laisser.

MAURICETTE.

Oh! Si c'est par discrétion que monsieur s'en va, il ne me gêne pas. Je n'ai rien à cacher dans ma vie. On naît comme on naît. Il n'y a pas de mal, n'est-ce pas?

CHARLES, vivement.

Aucun, aucun!

MAURICETTE.

Pauvre papa m'a toujours dit qu'il n'y avait pas à rougir de cela. C'est naturel. Et puis d'abord je n'ai jamais eu besoin de mère, parce qu'il m'aimait comme un papa, comme une maman, et puis comme tout... Ce qu'il me gâtait!

ANDRÉE.

Vous l'aimiez beaucoup?

MAURICETTE.

Plus que beaucoup. Je n'ai jamais eu une autre amie. Quand j'étais petite, je ne jouais qu'avec lui. On ne s'était jamais quittés, même un jour. Et on était si heureux ensemble... Nous avions une jolie petite maison rue Baudin, tout en haut de la rue Lepic, vous savez, avec un petit jardin... C'était comme la campagne en haut de Paris! Papa gagnait beaucoup d'argent, des huit, neuf cents francs tous les mois. Ah! Je peux dire que je n'ai jamais su ce que c'était qu'un souci avec lui... Il disait toujours : Il faudrait pourtant que je mette un peu d'argent de côté, que je fasse une assurance... s'il m'arrivait quelque chose!... Mais on ne croit jamais qu'il arrivera quelque chose, papa n'avait que trente-huit ans... on allait à la campagne, on dépensait tout ce qu'il gagnait... Et tout de même, madame, c'est arrivé. Il est mort de la diphtérie en trois jours.

ANDRÉE, avec pitié.

Ma pauvre petite.

MAURICETTE.

Ah! oui, j'ai eu bien du chagrin, j'en ai toujours... Mais quoi, il faut mourir. C'est naturel, comme disait pauvre papa!... C'est alors que ça n'a plus été. Oh! mais là, pas du tout! Il n'y avait pas trois cents francs à la maison, figurez-vous, quand il est mort. Vous voyez l'aria... Oh! les amis ont été très gentils, ils se sont cotisés. On a fait une vente aux enchères, avec des tableaux qu'ils donnaient et ça a rapporté de l'argent... un peu... pas des tas. Et puis, ils m'embrassaient, ils disaient : « Tu es notre pupille... tu n'as à t'inquiéter de rien!... Ils disaient cela. Mais vous connaissez les artistes. Ils sont très

gentils, ils s'emballent sur le moment, et puis ils oublient, ils se fatiguent. Ils ne sont pas riches non plus. Je voyais bien que ça ne les amusait pas; quand je venais traîner chez eux, chercher de l'argent ; ça ne m'amusait pas non plus. Enfin, ce n'était pas un avenir, n'est-ce pas ?

ANDRÉE.

Naturellement !

MAURICETTE.

Alors, on a cherché à me caser. L'un disait : « Faut que tu sois artiste! » parce que je dessinote un peu, je pianote aussi. L'autre disait . « Faut que tu sois ceci, » et le troisième : « Faut que tu sois cela ! » Il y en avait aussi qui voulaient que je me fasse modèle .. oh! la tête seulement... Mais ça, je n'ai pas voulu parce que, n'est-ce pas, quand on est la fille d'un artiste... Ils se chamaillaient même entre eux, sur tout cela. Mais le malheur, c'est que je ne savais rien faire du tout et que je n'étais bonne à rien ! (Elle rit.) Et puis la galette .. pardon, l'argent... enfin, ça filait, ça filait. J'étais restée dans la maison qui coûtait cher. Et puis j'avais toujours notre vieille bonne qui m'aimait bien...

ANDRÉE.

Ah ! Elle était restée.

MAURICETTE.

D'abord, d'abord ! Tant qu'il y a eu de l'argent. Après il a bien fallu qu'elle se place. Ça lui a fait du chagrin. Moi aussi. Elle disait : « Qu'est-ce que tu vas devenir, mon coco ? » Seulement, chacun a son intérêt. C'est naturel. Et alors je suis restée seule dans la maison. Ça, ce n'était pas drôle. J'avais peur. Seulement, où aller?

ANDRÉE.

Mais il me semble qu'il y a des asiles, des couvents...

MAURICETTE, nettement.

Oh! Ça non. Je suis trop indépendante... Seulement, j'ai eu une chance. Il y a eu un peintre, un ami de mon père, qui vivait en ménage, il a fait un petit héritage... Alors, ils m'ont pris avec eux. J'y suis en ce moment. Et c'est justement, parce que ça m'ennuyait de vivre tout à fait à leur charge que j'avais demandé à madame Lorbin, qui nous connaissait bien, nous deux papa, de me trouver une occupation. Alors, c'est elle qui m'a dit que vous cherchiez une lectrice et qui m'a envoyée...

ANDRÉE.

Oui, c'est vrai au fait. Vous avez déjà lu?

MAURICETTE.

Oh! oui, madame, énormément... des romans, surtout des romans!

ANDRÉE.

Je veux dire, vous avez lu... à d'autres?

MAURICETTE.

Ah! non, à moi!... J'ai lu pour moi, en dedans! Mais quoi, ça n'est pas difficile. On lit comme on sent... (Elevant la voix.) Et puis, j'ai une bonne voix!

ANDRÉE, riant.

Mais je ne suis pas dure d'oreille.

MAURICETTE, confuse.

Je vous demande pardon!

ANDRÉE

Ce sont les yeux que j'ai fatigués. Et alors...

MAURICETTE.

Oui, oui... Alors, je vous lirai... (Avec embarras.) C'est-à-dire, je vous aurais lu. . parce que... parce que... Ah! j'aurais dû commencer par là, au lieu de vous ennuyer avec mon bavardage... Enfin, madame, je suis désolée, j'étais venue pour vous faire mes excuses... Mais j'ai trouvé une situation depuis hier!

ANDRÈE.

Ah! Je regrette...

MAURICETTE.

Oh! moi aussi!... J'entre... oh! mais tout à fait... interne... demoiselle de compagnie chez une vieille dame, rue Raynouard à Passy.

ANDRÉE.

Et vous vous plairez chez cette vieille dame?

MAURICETTE, soupirant.

Oh! non, je ne crois pas... Si vous saviez comme c'est noir chez elle; c'est sombre, c'est triste. Les parquets sont bien cirés. Il y a un petit machin rond devant chaque fauteuil et un Hippolyte sur la pendule. Vrai! (Elle rit.) Ah! c'est pompier, c'est coco, c'est rigolo!... (Saisie) Oh! pardon, madame.

ANDRÉE, amusée.

Allez donc!

MAURICETTE, regardant autour d'elle.

Ici, c'est chic, très chic... un peu riche... mais très chic. C'est arrangé. Vous êtes artiste, madame... Je veux dire, vous avez du goût.

ANDRÉE.

C'est mon mari, M. Dautran qui s'occupe...

MAURICETTE, *avec aplomb.*

Il a de l'œil. Nous autres, nous voyons ça tout de suite du premier coup .. (*Un temps. Soupirant.*) Voyez-vous, tout de même, je vais y entrer, chez la vieille dame. Qu'est-ce que vous voulez. Il faut faire une fin ! Ça vaut mieux !

CHARLES.

Oui, ça vaut mieux.

MAURICETTE, *soupirant.*

Monsieur est raisonnable, lui !

CHARLES.

Vous avez vu cela, mademoiselle !

MAURICETTE.

J'ai vu cela, oui, monsieur ! Et j'ai vu aussi que je vous rasais ferme avec mes petites histoires. Depuis cinq minutes, vous avalez votre langue.

CHARLES, *se levant.*

Hé ! bien, mademoiselle, vous avez mal vu. Je vous ai écoutée avec beaucoup d'émotion, beaucoup d'intérêt et... et... Je m'en vais !

ANDRÉE.

Déjà ?

CHARLES, *très raide, compassé.*

J'ai ma clinique... Mademoiselle...

MAURICETTE, *se levant.*

Mais je...

ANDRÉE.

Non, un instant encore, mon enfant, voulez-vous...

MAURICETTE.

Oh ! Je ne demande pas mieux, madame. (*A Charles.*) Au revoir, monsieur.

Andrée accompagne Charles jusqu'à la porte.

ANDRÉE, *à mi voix.*

Est-elle gentille, hein ! Est-elle gentille !

CHARLES, *sans enthousiasme.*

Oui, oui !

ANDRÉE.

Vous dites oui, oui... comme on dit...

CHARLES, *avec humeur.*

Je ne suis pas un emballé comme vous, moi... (*Un temps.*) Elle est très gentille... (*Un temps.*) Vous pourriez vous intéresser à elle, prendre son adresse.

ANDRÉE.

J'ai une idée.

CHARLES, *fronçant les sourcils.*

Quelle idée ?

ANDRÉE.

Une idée qui va faire peut-être le bonheur de mon mari, le mien et celui de cette enfant.

CHARLES.

Méfiez-vous.

ANDRÉE.

Pourquoi ?

CHARLES.

Trop de bonheurs à la fois et qui n'ont rien à faire les uns avec les autres ! Méfiez-vous.

ANDRÉE.

Laissez-moi faire !

Il sort.

SCÈNE XI

ANDRÉE, MAURICETTE.

ANDRÉE.

Ecoutez, ma petite amie, il m'est venu une idée

pendant que nous causions... Dites-moi, vous ne tenez pas spécialement à aller chez la vieille dame?

MAURICETTE, vivement.

Oh! Pas du tout!

ANDRÉE.

De sorte, que si on vous trouvait la même situation, ailleurs, ici par exemple...

MAURICETTE, avec enthousiasme.

Oh! ce serait si bien, madame, si bien! J'ai déjà tant de sympathie pour vous.

ANDRÉE.

Moi aussi... vous me plaisez. Il me semble que si j'avais une petite fille, je voudrais qu'elle soit comme vous si gentille et si jeune!

MAURICETTE.

Oh! ça, je suis jeune. Tout le monde le dit.. Alors, madame, vous n'avez pas...

ANDRÉE.

Non.

MAURICETTE.

Vous n'avez jamais eu...

ANDRÉE.

Il y a longtemps. Elle est morte!

MAURICETTE, avec élan.

Voyez-vous, moi, madame, je me suis mise à vous aimer dès que je suis entrée...

ANDRÉE, lui caressant les cheveux.

Aimer... si vite!... Voilà un grand mot.

MAURICETTE, appuyant.

Oui, je vous ai aimée tout de suite, parce que vous avez l'air très bon.

ANDRÉE.

Je ne suis pas méchante non plus.

MAURICETTE.

Et puis, parce que vous êtes très belle !

ANDRÉE, riant.

Petite flatteuse, voulez-vous vous taire?

MAURICETTE.

Vous avez de la ligne.

ANDRÉE.

Autrefois...

MAURICETTE.

Dirait-on pas... Vous êtes très jeune. On serait comme des sœurs.

ANDRÉE.

Oui, mais... oui, mais... il y a un gros obstacle. Mon mari...

MAURICETTE.

Ah ! oui, au fait...

ANDRÉE.

Mon mari qui est très gentil, mais à qui je n'ai jamais parlé d'une idée pareille, et qui... je ne sais pas, si elle lui plaira, mon idée !

MAURICETTE, sincère.

Oh ! ce serait dommage... Maintenant ça me ferait de la peine de m'en aller.

ANDRÉE.

Vous êtes gentille ! (Un temps. Prêtant l'oreille.) Tenez, il me semble que je l'entends ! Voulez-vous entrer dans le petit salon, là, un instant !... (Elle la mène vers la porte du petit salon.) Cinq minutes !... Vous ne vous ennuierez pas toute seule.

MAURICETTE.

Je ne m'ennuie jamais toute seule!

ANDRÉE, souriant.

Qu'est-ce que vous faites?

MAURICETTE, grave.

Je réfléchis.

Elle entre dans le petit salon. Andrée revient s'asseoir. Roger entre. Il est en habit.

SCÈNE XII

ANDRÉE, ROGER.

ANDRÉE, souriant.

Comme te voilà beau!

ROGER.

Oui, pas mal.. Ma cravate est bien?

ANDRÉE.

Attends...

Elle vient arranger la cravate. Il la prend dans ses bras et l'embrasse.

ROGER.

Ma grande... Ça m'ennuie maintenant de m'en aller.

ANDRÉE.

Si c'est indispensable.

ROGER.

Indispensable, oui... oh! indispensable... Pardon!

Il va sonner.

ANDRÉE.

Si pressé?

ROGER.

Pressés... pressé, non... mais enfin, puisqu'il faut que je m'en aille, autant... (Au domestique qui entre.) Chapeau... canne... pardessus... le gris, vous savez! (Sort le domestique.) Le farouche puritain n'a pas entendu?...

ANDRÉE.

C'est que j'avais à te parler!... (Geste de Roger.) Oui, c'est pressé. Figure-toi que j'ai reçu une visite... la personne qu'on m'envoie... Elle ne peut pas venir comme lectrice parce qu'elle va entrer comme demoiselle de compagnie...

ROGER, vaguement.

Ah! C'est ennuyeux!

ANDRÉE.

C'est dommage parce qu'elle me plaisait.

ROGER.

Tu en trouveras d'autres.

ANDRÉE.

Et même, il m'est venu une idée... Non, décidément, tu vas pousser des cris...!

ROGER.

Je les pousserai si c'est nécessaire, mais...

Il tire sa montre.

ANDRÉE.

Elle va te paraître saugrenue d'abord, mon idée... Mais au fond, elle n'est pas si bête. Naturellement, je ne te demande pas de l'approuver tout de suite. (Léger signe d'impatience de Roger. — Vite.) Enfin, voilà! Tu me laisses un peu seule depuis quelque temps.

(Geste de Roger.) Oh! Ce n'est pas pour te le reprocher. Je sais bien que ce n'est pas ta faute.

ROGER.

Va donc! Va donc!

ANDRÉE.

Si je gardais auprès de moi cette jeune fille qui est très gentille!

ROGER.

Voilà ton idée!... Mais c'est de la folie, mais c'est de la démence... Alors parce que par hasard, par un pur hasard, j'ai dîné trois, quatre fois dehors cette semaine, tu en arrives tout de suite aux dernières extrémités : à la demoiselle de compagnie! Je te promets de dîner ici toute la semaine prochaine.

ANDRÉE.

Alors, tu ne veux pas?

ROGER.

Radicalement pas!

ANDRÉE.

Pourquoi?

ROGER.

Primo : parce que si je voulais aujourd'hui, tu me reprocherais demain d'avoir voulu. Et tu n'aurais pas tort. Non, mais vois-tu, cette étrangère toujours entre nous, cette intruse. Mais ce serait la mort de tous nos instants d'intimité, de nos bonnes heures.

ANDRÉE.

Je ne crois pas.

ROGER.

Et que tu aies voulu cela, toi, toi qui prends en

grippe tous les gens qui se mettent en tiers, entre nous... ça par exemple, je n'en reviens pas!... Sans compter que ça te donne immédiatement un air vieille femme ! Nous devenons le vieux ménage, avec la demoiselle de compagnie et le toutou, le vieux toutou! Il faut faire attention à ces petites choses... Allons, pas d'enfantillages, tu vas écrire à cette personne...

ANDRÉE, *montrant le petit salon.*

Elle est là. Elle attend.

ROGER.

Bon. Alors, tu vas lui dire.

ANDRÉE, *vivement.*

Non, toi-même! Elle va être si désappointée. Ça m'ennuie, oh! ça m'ennuie de lui dire!...

ROGER.

Est-elle bonne, cette femme-là, est-elle bonne!... Hé! bien, c'est moi qui vais lui parler... et encore avec tous les ménagements... (*Regardant sa montre.*) Sapristi, huit heures moins le quart! (*Allant à la porte.*) Mademoiselle... voulez-vous prendre la peine... (*Mauricette paraît. — La regardant avec stupeur.*) Comment, c'est mademoiselle qui...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MAURICETTE.

ANDRÉE.

Oui, c'est mademoiselle... (*Présentant Roger.*) Mon mari.

MAURICETTE.

Monsieur.

ROGER, bas à sa femme.

Mais dis donc, elle est gentille.

ANDRÉE, même jeu.

N'est-ce pas ?

ROGER.

Oh ! Elle est très gentille ! (Apercevant le domestique qui est entré sur les dernières répliques avec la canne, le chapeau, le pardessus et qui attend patiemment.) Hé ! bien, qu'est-ce que vous faites vous, planté là comme un porte-manteau... Posez ça là... hé ! oui, sur une chaise, un fauteuil, n'importe où ! (Il hausse les épaules. — A Mauricette, très aimablement.) Mais asseyez-vous donc !

Ils s'asseyent tous, Roger en s'installant.

ANDRÉE.

Hé ! bien, mon enfant, je viens de parler à mon mari et...

ROGER, qui contemple Mauricette.

Quel âge a mademoiselle ?

MAURICETTE.

Dix-huit ans !

ROGER, avec admiration.

Dix-huit ans !... On a donc encore dix-huit ans... Comment faites-vous pour avoir dix-huit ans ?

MAURICETTE, riant.

Mais, monsieur, tout simplement !

ROGER.

Et les a-t-elle assez hein, ses dix-huit ans !.. Quand je dis les a-t-elle... je parie qu'elle ne les a pas ! (Avec une feinte sévérité.) Quand *aurez-vous* vos dix-huit ans, mademoiselle... mademoiselle ?...

MAURICETTE.

Mauricette, monsieur.

ROGER.

Mauricette... ah ! ah !

Il rit.

MAURICETTE.

Ça vous amuse, monsieur ?

ROGER.

Oui, mademoiselle, ça m'amuse !... Quand les aurez-vous vos dix-huit ans ?

MAURICETTE.

Dans deux mois.

ROGER, *triomphant.*

Elle se vieillit... tu vois... elle se vieillit... C'est admirable !

MAURICETTE.

Oh ! Mais je suis plus sérieuse que je n'en ai l'air. Moi j'ai beaucoup vécu.

ROGER.

Oui, oui, oui... ça se voit.

MAURICETTE.

Et puis, j'ai beaucoup lu. Je suis sérieuse.

ANDRÉE.

Oui, mais tout cela... J'ai parlé de notre idée à mon mari, mademoiselle, et. . et...

ROGER, *avec beaucoup de surprise.*

Pardon, ma chère amie, pardon ! que veux-tu dire ?

ANDRÉE.

Mais ce dont nous sommes convenus... que tu n'es pas disposé...

ROGER, vivement.

Je n'ai pas dit cela.

ANDRÉE, stupéfaite.

Comment, tu n'as pas dit...

ROGER, de même.

Non, certainement, je ne l'ai pas dit, je ne l'ai jamais dit! Distinguons, tu m'as parlé de prendre une demoiselle de compagnie, ça j'ai dit non!... mais tu ne m'as pas dit qu'il s'agissait d'une gosse.. (Affectant le ton très cérémonieux.) Pardon, mademoiselle!... (Reprenant.)... d'une gosse à adopter, d'un petit oiseau à recueillir, d'une petite fleur à respirer... Ça c'est autre chose, c'est une autre question, une question à mûrir!

ANDRÉE.

Hé! bien, c'est cela, nous...

ROGER, reprenant.

Et quand je dis à mûrir, ça ne vaut même pas la peine d'être mûri. Mon Dieu, ça n'est pas une affaire d'une telle importance. On n'a pas besoin de s'user la matière grise. Tu y tiens beaucoup?... Oui? Hé bien, puisque tu y es disposée, ma foi, j'y consens... j'y consens. Là!...

ANDRÉE.

Tout de suite!... (Riant.) Allons, tu ne te seras pas fait trop longtemps prier.

ROGER.

Puisque tu y tiens!

ANDRÉE, un peu railleuse.

Tu fais tout ce que je veux... Comment te remercier?...

ROGER.

Oh ! Il n'y a pas de quoi.

MAURICETTE.

Alors, madame...

ANDRÉE.

Alors... voilà... c'est entendu !

ROGER, à Andrée.

Tu es contente ?

ANDRÉE, souriant.

Très contente !

ROGER, revenant vers Mauricette.

Et alors, nous disions donc, mademoiselle Mauricette, que vous aviez beaucoup vécu. Peut-on connaître votre opinion sur l'humanité ?

MAURICETTE, nettement.

Elle est bonne.

ROGER.

Ah ! Et alors les hommes...

MAURICETTE.

Les hommes sont bons. On dit quelquefois qu'ils sont mauvais.., Mais moi, j'ai remarqué que tous les gens quand ils me parlent, sourient... Comme vous souriez maintenant, monsieur... Comme souriait madame, tout à l'heure... d'un air très bon.

ROGER, riant.

Est-elle gentille !

MAURICETTE, sérieuse.

Vous êtes homme politique, n'est-ce pas, monsieur ?

ROGER.

Oui, mademoiselle.

MAURICETTE.

De quel parti?

ROGER.

Vous me faites frémir. Si ça allait ne pas être du vôtre! Car bien entendu, vous avez une opinion politique?

MAURICETTE, avec aplomb.

Oui, moi je suis radicale!

ROGER, pouffant.

Elle est radicale! Est-elle drôle, cette petite, est-elle drôle! (Se tournant vers sa femme.) Tu as entendu, Andrée?

ANDRÉE, souriant.

Oui, j'entends, j'entends.

MAURICETTE, imperturbable.

Et vous?

ROGER.

C'est qu'elle ne lâche pas! Moi, mademoiselle, je ne suis encore que modéré... Mais ça viendra, ça viendra... D'ailleurs, nous causerons de tout cela en dînant, car vous allez dîner avec nous, naturellement... (A Andrée.) Pourquoi ne sert-on pas?

ANDRÉE.

Mais Roger, Roger... tu oublies que tu ne dînes pas.

ROGER, consterné.

C'est vrai... Ah! que c'est embêtant! que c'est... embêtant!

ANDRÉE.

Puisque c'est indispensable.

ROGER, se mordant la moustache.

Je sais bien!... Alors... que voulez-vous?... voilà!...

Au revoir. (Il va à regret jusqu'à la portière qu'il soulève et là, tirant sa montre.) Oh! mes enfants, huit heures et demie... Dans ces conditions, je n'ose vraiment plus... (Résolument.) Je n'irai pas! Je vais téléphoner que je me suis tourné le pied dans l'escalier.

ANDRÉE.

Alors, tu restes?

ROGER, épanoui.

Je reste. Tu es contente! (Il va au téléphone, s'assied, prend l'appareil. Andrée sonne de son côté.) Allô!... mademoiselle, le restaurant... Durand... Durand... 116-09... Parfaitement.

ANDRÉE, au domestique qui est entré.

Monsieur dîne... Deux couverts de plus!

ROGER, l'appareil à la main, près de la bouche.

Et servez pour l'amour de Dieu. Je meurs de faim... Avez-vous faim, Mauricette?

MAURICETTE.

Assez comme cela!

ROGER.

Est-elle gentille!... Enlevez votre chapeau...

LE DOMESTIQUE, entrant.

Madame est servie!

ROGER, vivement.

Passez à table... ne m'attendez pas... La petite meurt de faim. J'arrive. (Elles sortent et quand elles sont sorties.) Le restaurant Durand... Ah! oui! Hé! bien, zut! fichez-moi la paix!

Il raccroche le récepteur. Sonnerie furieuse du téléphone. Il entre dans la salle à manger en riant.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Un salon-hall, à la campagne aux environs de Tours. — Au fond, deux hautes portes-fenêtres ouvertes sur une terrasse en perron derrière laquelle on entrevoit le jardin. Deux portes, à gauche, donnant sur les appartements.

SCÈNE PREMIÈRE

ANDRÉ, ROGER, CHARLES AUBERT, MONSIEUR et MADAME CHAVRY, en costumes de touristes élégants. MONSIEUR et MADAME RIVRAY puis MAURICETTE.

Au lever du rideau, petite table servie avec café, liqueurs, cigares. Madame Chavry, sur le perron, regarde le paysage. Les autres personnages sur le perron ou dans le salon.

ROGER.

Hein! On est bien sur cette terrasse! Et quelle vue!

CHAVRY, du dehors.

Superbe!

MADAME CHAVRY, regardant au loin.

Cette rivière qu'on aperçoit là, tout en bas?

ANDRÉE.

En bas, c'est un petit bras de l'Indre, qui coule au bout de la propriété... Nous y descendons par le bois.

MADAME CHAVRY.

Je ne me doutais pas du tout que vous aviez une propriété de cette importance. Vous n'y veniez jamais.

ANDRÉE.

Rarement.

ROGER.

Et c'était absurde!

CHAVRY.

Quelle idée vous a pris, cette année, de vous y installer?

ROGER, *gaiement.*

Une bonne!...

MADAME CHAVRY.

Il y a déjà pas mal de temps que vous avez quitté Paris?

ROGER.

Oh! un mois!...

CHARLES, *rectifiant.*

Six semaines.

ROGER.

C'est vrai! Déjà!... Ah! ce Paris... (*Montrant Charles.*) Demandez au docteur dans quel état il m'avait mis... demandez-lui ce que j'étais avant de venir ici! Une loque! (*A Charles.*) Hein?

CHARLES, *paisible.*

Ça vous fera plaisir que je dise cela?

ROGER.

Maintenant, oui!

CHARLES.

Vous étiez une loque.

MADAME CHAVRY.

En tout cas, aujourd'hui, vous avez une mine! (Petit temps.) Vous n'irez nulle part cette année?

ROGER.

Mon Dieu, non! Nous n'irons nulle part. Nous resterons tout simplement ici, où nous vivons...

ANDRÉE, achevant.

Délicieusement!...

CHAVRY.

Dans l'isolement!

ROGER, se récriant.

Mais nous ne sommes jamais seuls. Et, la preuve, tenez, vous voilà!

MADAME CHAVRY.

Oh! nous, nous passons.

ROGER.

Et notre ami le docteur!

MADAME CHAVRY.

Arrivé ce matin, repart ce soir.

ROGER.

Laissez-le souffler! Et nos voisins Rivray... Ils ne repartent pas, eux, puisqu'ils passent ici toute l'année.

MADAME RIVRAY.

Malheureusement.

ROGER.

Ne vous plaignez donc pas! (Petit temps.) Et puis,

voyez-vous, ce n'est qu'à Paris qu'on consacre la plus grande part de son temps aux indifférents en négligeant ceux qu'on aime. Ici on leur revient tout naturellement, et (Très près d'Andrée.) comme on les préfère !...

MADAME CHAVRY, à Andrée.

Mais il est délicieux à la campagne, votre mari.

ANDRÉE, souriant.

N'est-ce pas ?

MADAME CHAVRY, à Roger, en riant.

Pourtant, vous reviendrez ?

ROGER.

Le plus tard possible, soyez-en convaincue !

MADAME CHAVRY.

Mais c'est de la passion que vous avez pour la campagne !

ROGER.

C'en est !

MADAME CHAVRY.

Vous qui ne pouviez pas la souffrir...

ROGER, indigné.

Par exemple !... Qui vous a dit ça ?

CHAVRY.

Vous !.. il n'y a pas bien longtemps.

ROGER.

Ah !.. Eh bien, j'ai changé, voilà tout. Elle aussi, d'ailleurs ! Oui, je trouve que la campagne a, cette année, un charme, un... un je ne sais quoi...

MADAME CHAVRY, à Roger.

Et vous avez changé ainsi du jour au lendemain, sans raison ?...

A ce moment, entre Mauricette venant du jardin. Vêtue simplement, mais avec fantaisie. Elle tient à la main un panier rempli de fleurs qu'elle vient de cueillir. Elle va le déposer sur la table.

MAURICETTE.

Là!

RIVRAY.

Ah! Voilà mademoiselle Mauricette qui nous revient.

ROGER.

Ah! ça! Où étiez-vous passée, vous?

MAURICETTE.

Au jardin. J'ai cueilli ces fleurs pour madame.

MADAME CHAVRY.

C'est très aimable. Merci, mademoiselle.

MAURICETTE.

Oh! attendez, madame! Je vais vous les arranger.

ROGER.

Vous allez voir. Elle fait les bouquets avec un chic!

CHAVRY.

Mademoiselle fait tout avec chic!

MAURICETTE.

Vous trouvez, monsieur?

Mauricette s'assied à droite, devant un petit guéridon. Elle arrange ses fleurs. Roger et Chavry, debout, la regardent avec intérêt.

ROGER, derrière elle.

Une rose!... là, tenez, moi je mettrais une rose.

CHAVRY.

Mademoiselle n'en a guère!...

ROGER, remuant les fleurs dans le panier.

C'est vrai ! Pourquoi, diable, avez-vous cueilli si peu de roses ?

MAURICETTE.

C'est que les roses, elles ont l'air si bien sur le rosier. Ça m'ennuie de les déranger.

ROGER, déclamant avec emphase, plaisamment.

Laissons les roses aux rosiers et les enfants...

MADAME CHAVRY, à Chavry.

Mon ami. (Chavry absorbé n'entend pas. Plus haut.) Georges !

CHAVRY, tressaillant.

Oh ! pardon, chère amie !

MADAME CHAVRY.

Vous n'entendez plus ! C'est passionnant à ce point de voir faire un bouquet ?

ROGER.

Quand Mauricette le fait, c'est très joli, n'est-ce pas ?

CHARLES, qui est venu regarder, par dessus son épaule.

Oui.

ROGER, se retournant, surpris.

Tiens ! Ça t'intéresse aussi, toi ?

CHARLES, tranquillement.

Vous voyez !

MAURICETTE, soudain posant ses fleurs.

Ah ! mon Dieu !

ANDRÉE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MAURICETTE.

Mes bêtes, madame!... Toutes mes pauvres petites bêtes que j'ai oubliées!

ROGER, *gravement.*

Qu'est-ce qu'elles ont dû penser?

RIVRAY.

Mademoiselle Mauricette soigne votre basse-cour, comme une vraie petite fermière, et elle s'y entend...

CHAVRY, *aimable, très près de Mauricette.*

Mademoiselle, pourtant, n'a pas toujours vécu à la campagne?

MAURICETTE.

Oh! non, monsieur, du temps de pauvre papa nous avions une maison avec un petit jardin, à Montmartre.

MADAME CHAVRY, *léger haut-le-corps.*

A Montmartre?

MAURICETTE, *répétant avec un peu d'étonnement.*

Oui, madame, à Montmartre!

MADAME CHAVRY.

Ah! (*A Andrée.*) Et c'est là que vous avez rencontré mademoiselle?

ANDRÉE, *souriant.*

Non. Mauricette est venue toute seule à nous.

MAURICETTE.

Et je m'en rends compte à présent, j'ai eu plus de chance encore que je ne pensais, parce qu'il y a bien des maisons où l'on n'aurait pas voulu de moi; d'autres où je me serais trop ennuyée et où je n'aurais pas pu rester. Alors, qu'est-ce que j'aurais fait? Je serais retournée à Montmartre, dans les ateliers. Et

qu'est-ce que je serais devenue. Comment tout cela aurait-il fini ?

CHARLES, vivement.

Mais très bien... Moi, j'en suis sûr.

MAURICETTE.

Ah !... (sincère.) Eh bien, moi pas !

CHAVRY, riant.

Très drôle ! Mademoiselle Mauricette est très drôle !

CHARLES, fronçant les sourcils.

Mais non, monsieur, mais non. Mademoiselle Mauricette parle, parle, dit tout ce qui lui passe par la tête, sans réfléchir, mais...

CHAVRY.

Permettez !...

CHARLES, sèchement.

Pas du tout !

MADAME CHAVRY, riant sans bonne grâce.

Allons ! Voilà que ces messieurs vont se disputer en l'honneur de mademoiselle !

MAURICETTE, se lève vivement et apporte le bouquet à madame Chavry.

Votre bouquet, madame...

MADAME CHAVRY.

Très joli, vraiment ! Mais il faut que je remercie aussi ces messieurs. C'est une collaboration !

MAURICETTE.

Ils m'ont donné de très bons conseils.

MADAME RIVRAY.

Qui a le meilleur goût, mademoiselle Mauricette ?

MAURICETTE, touchant d'une fleur qu'elle a la main la poitrine de Roger.

C'est lui!... (Se reprenant.) C'est M. Dautran.

ROGER.

Je suis ému aux larmes! Alors, donnez-moi le prix. Eh bien, oui, cette fleur qui vous reste attachez-la à ma boutonnière!

Mauricette attache la fleur.

MADAME CHAVRY.

M. Dautran a bien d'autres qualités encore, n'est-ce pas, mademoiselle?

MAURICETTE, simplement.

Mais oui, madame! (Elle prend son panier.) Et, maintenant, passons à un autre exercice! Je vais à la basse-cour.

ROGER, riant.

Bonjour à vos poules!...

Mauricette sort.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins MAURICETTE.

RIVRAY.

Comme elle est drôle, cette petite Mauricette.

ANDRÉE.

Elle est gentille, n'est-ce pas?

CHAVRY.

Charmante! Charmante!

ANDRÉE, à madame Chavry qui se réserve.

Vous ne trouvez pas?

MADAME CHAVRY, mollement.

Si, si!... Mais au premier abord, n'est-ce pas, elle... étonne un peu... (A Andrée.) A vous, est ce qu'elle vous a plu tout de suite ?

ANDRÉE.

Enormément!

MADAME CHAVRY.

Et, vraiment, elle vous est utile ?

ANDRÉE.

Elle nous est très agréable!

MADAME CHAVRY.

C'est drôle ! (Elle rit.) Moi, il me semble que cela m'agacerait plutôt d'avoir là quelqu'un d'étranger à rôder sans cesse autour de moi, dans la maison. Et quant à mon mari, oh! lui, il ne pourrait pas supporter la présence de quelqu'un entre nous. (A Chavry.) N'est-ce pas ?

CHAVRY, machinal.

Non, je ne pourrais pas!

ROGER, narquois.

Ah!

MADAME CHAVRY.

Il a un tel goût du tête-à-tête, de l'intimité ! (A Chavry.) N'est-ce pas ?

CHAVRY, qui cause avec madame Rivray, tout à fait distrait.

Oui... oui!...

ROGER, agacé.

Il changerait! (Protestation de madame Chavry.) Et, maintenant, voulez-vous que nous fassions un tour de parc?

MADAME CHAVRY.

Mais je crois que voilà l'heure pour nous. Ah ! c'est

que nous avons un itinéraire arrêté. Nous devons visiter trois châteaux, avant de rentrer à Tours.

ROGER.

Pendant que votre chauffeur préparera sa voiture, nous aurons toujours le temps de faire un bout de promenade... Ça va?

CHAVRY, contrarié.

Nous n'attendons pas mademoiselle...

ROGER.

Elle nous rejoindra.

CHARLES, à Roger.

Moi, vous m'excusez! C'est l'heure où j'ai dit qu'on me téléphone ici de chez moi. Je suis obligé d'attendre.

ROGER, sur la porte.

Ah! à propos, tu n'oublies pas cette malade dont je t'ai parlé... Tu la verras?

CHARLES.

Quand vous voudrez.

ROGER, sortant.

La femme de Maheu, l'aubergiste, un de mes gros électeurs. Soigne-la! (Les personnages sont tous sortis, pendant ce passage des répliques, à l'exception d'Andrée qui range çà et là et de Charles. Du dehors.) Andrée?

ANDRÉE.

Je te suis.

Elle se dispose en effet à le suivre. Charles la retient doucement.

SCÈNE III

ANDRÉE, CHARLES.

CHARLES.

Mais non, mais non, vous ne le suivez pas. Ou du moins, pas tout de suite.

ANDRÉE, montrant le dehors.

C'est que...

CHARLES.

Les Chavry!... Bah! Laissez donc... Ils sont assommants ces gens-là! Vous les rejoindrez tout à l'heure... Depuis six semaines, vous êtes si entourée que je n'ai pas eu la chance de vous trouver dix minutes seule.

ANDRÉE, gaîment.

Traitez-moi d'ingrate! Je ne le regrette pas.

CHARLES.

Nous n'avons pas eu une conversation intime.

ANDRÉE, souriant.

C'était inutile. On a besoin d'un confident pour ses peines. Quand on est heureux, on a l'égoïsme de ses joies.

CHARLES, la regardant.

Ainsi donc, vous êtes heureuse, vraiment heureuse?

ANDRÉE, avec surprise.

En doutez-vous, Charles!

CHARLES, lui prenant les mains.

Hé bien, tant mieux, ma chère, chère amie.

ANDRÉE.

Voyons, vous le savez bien. Je vous l'ai dit cent fois, ce dont je souffrais le plus autrefois, c'était de ne pas l'avoir. Eh bien, maintenant, je l'ai.

CHARLES, avec réserve.

En effet... vous l'avez...

ANDRÉE, avec une satisfaction profonde.

On ne peut pas l'avoir davantage. Le matin, l'après-midi, le soir, nous passons toutes nos journées ensemble. Ah! C'est tant de bonheur, de si bon bonheur, que je n'ose pas encore y croire! (Soupir de joie. Riant.) Hein, mes lamentations d'autrefois... comme je me désespérais... vous vous rappelez?

CHARLES.

Je me rappelle.

ANDRÉE.

Et dire pourtant que j'étais si près de mon bonheur d'aujourd'hui, qu'il fallait si peu de choses pour me le rendre... Mais oui!... Que la maison cessât de paraître triste, qu'il y rentrât un peu de gaieté, d'insouciance, de jeunesse, et j'étais bien sûre qu'il ne tarderait pas à y rentrer lui-même! Ça n'a pas manqué!.. Dès qu'il y a entendu du bruit, des rires, une voix fraîche...

CHARLES, pensif.

Mauricette!

ANDRÉE, gaîment.

Mais oui, Mauricette!.. on l'a vu revenir. Oh! ça n'a pas été tout seul, naturellement. Il continuait à sortir, machinalement, par habitude; mais, souvent, je voyais qu'il partait à regret et il rentrait avec empressement. Ça l'amusait de voir chez lui une jolie figure nouvelle, de causer avec la petite, de lui faire

raconter ses histoires, de la taquiner. Et il a fini par passer avec nous des soirées entières, de bonnes soirées, où tout le monde était gai à cause de lui. C'est dans ces soirées-là que nous l'avons reconquis. Et si gentiment, je vous assure, si honnêtement! (Riant.) Il en était honteux!.. Avouez maintenant, en nous voyant tous si heureux, que j'ai eu joliment raison de ne pas suivre les conseils de votre bon sens méfiant. Félicitez votre amie d'avoir été si bien inspirée, allons!..

CHARLES, doucement, avec réserve.

Je la félicite d'être heureuse.

ANDRÉE.

Ce qui veut dire que vous ne m'approuvez pas encore. (Légère protestation de Charles.) Si, si! Oh! je vous connais. Mais j'ai beau chercher la cause de votre réserve...

CHARLES.

Eh bien, si vous tenez beaucoup à la connaître, ce que je ne comprends pas... ou du moins pas très bien... c'est qu'on accepte de n'être pas seul à faire le bonheur de l'être qu'on aime. Pardonnez-moi, je ne vous juge ni ne vous blâme. Je vous dis mes idées là-dessus.

ANDRÉE, avec une tristesse songeuse.

Je les ai eues. (Puis d'un ton changé.) Et peut-être me seraient-elles revenues. En tout cas, vous me verriez plus ombrageuse si la présence de Mauricette avait de quoi m'alarmer. Heureusement, j'ai de bonnes raisons d'être rassurée.

CHARLES, malgré lui, vivement.

Ah! Vraiment! Lesquelles?

ANDRÉE, riant.

Mais cela ne vous regarde pas! Ma parole, il est indiscret comme une vieille femme.

CHARLES, riant aussi.

Oh! Je vous demande pardon.

ANDRÉE, avec laisser aller.

Eh bien, oui, Charles, j'ai des preuves, les meilleures, les plus convaincantes, celles qu'on ne sollicite pas, qu'on vous apporte spontanément. Et quand on les a, celles-là, voyez-vous, on n'en a plus besoin d'autres. Elles vous remplissent le cœur d'une divine certitude. Qu'importe comment il m'est revenu, puisque je l'ai, puisqu'il est redevenu pour moi tout ce que je rêvais, puisque... (Riant.) Ah! vraiment, ce Charles me fait dire des choses... Enfin, je ne crains rien de la présence de Mauricette, ni de personne, entendez-vous... de personne, parce que, à présent, je suis sûre que ce qui est refait entre nous, rien ne pourra plus le défaire.

CHARLES, avec élan, se levant.

Ah! par exemple, voilà ce que je suis bien content de vous entendre dire!

ANDRÉE, surprise.

Vraiment, pourquoi?

CHARLES, un peu déconcerté d'abord.

Mais parce que... parce que... (Se décidant.) parce que, s'il en est ainsi, je suis sûr qu'en faisant mon bonheur à moi, je ne mettrai pas un obstacle au vôtre.

ANDRÉE, de plus en plus surprise.

Quels rapports peuvent-ils avoir tous deux?

CHARLES, lentement.

Ils en auraient si Mauricette était indispensable au vôtre, comme elle l'est au mien.

ANDRÉE.

Quoi?... Que voulez-vous dire? Vous aimez, vous... vous aimez Mauricette?

CHARLES, souriant.

Je crois que oui... Oui!... Ça m'a pris la première fois que je l'ai vue chez vous, vous vous rappelez? J'ai éprouvé tout de suite quelque chose que je n'avais jamais eu, une... (Cherchant ses mots.) une espèce d'intérêt attendri et amusé, un... étonnement devant ce petit être à part, perdu comme ça dans la vie, et si jeune, si gai, si brave... un besoin de la soutenir, de la protéger! Et puis après, dame! et puis après, à mesure que je la voyais davantage, son intelligence m'a plu, sa façon de penser, de parler... (Riant.) et surtout son petit visage, qui est très joli et très rieur, ses yeux vifs, sa taille... (Regardant Andrée.) Ça vous étonne?

ANDRÉE, sincère.

Ah! oui... Mauricette... Cette petite fille!.. C'est une enfant.

CHARLES.

Oui, oui, c'est cela. Vous aussi, vous pensiez que je m'éprendrais d'une femme sérieuse, pondérée, pas très jolie... un peu ennuyeuse. (Geste d'Andrée.) Si, si, vous le pensiez. Eh bien, non, ce n'était pas mon idée. J'aime cette petite gosse-là, voilà! Et, depuis six semaines, j'ai découvert que j'étais seul. Je m'ennuie. Ça ne m'était jamais arrivé. Alors, si elle veut, je l'épouserai bien... Qu'est-ce que vous en dites?

ANDRÉE.

Je m'attendais si peu... Je suis si surprise...

CHARLES.

Dites donc... Je vais lui parler tout à l'heure...

ANDRÉE.

Ah!...

CHARLES.

Oui, je ne vous cacherai pas qu'aujourd'hui, je suis venu un peu pour ça. (Petit temps. Riant.) J'ai très peur. (Un silence. Regardant Andrée.) Eh bien, à quoi songez-vous?

ANDRÉE, préoccupée.

A cela, à cet événement qui nous arrive, si brusque. Je tâche de m'y habituer, de voir les conséquences... (Un temps.) En tout cas, nous la garderions toujours jusqu'au mariage? (Silence embarrassé de Charles.) Non?

CHARLES, se décidant.

Ecoutez, si elle consent, je voudrais bien l'emmener. Oh! pas tout de suite, naturellement... Oui, je vous demanderais de me la laisser conduire chez ma sœur. (Regardant Andrée.) Mais vraiment, ma chère amie, vraiment, vous accueillez cela comme une catastrophe!

ANDRÉE.

J'ai si peur d'un changement dans ma vie présente. Mauricette avait apporté le bonheur ici en y entrant...

CHARLES.

Bah! Elle ne le remportera pas en s'en allant. Voyons, c'est vous-même qui le disiez tout à l'heure! (La regardant.) En doutez-vous maintenant?

ANDRÉE, se redressant.

Parlez à Mauricette, Charles, je vais vous l'envoyer.

CHARLES, qui s'est dirigé vers la terrasse.

Je crois que ce ne sera pas la peine, la voilà !

Entre Mauricette.

SCÈNE IV

Les Mêmes, MAURICETTE.

MAURICETTE.

Tiens! On est au jardin?

ANDRÉE.

Oui ; moi, je tenais compagnie au docteur qui attend un coup de téléphone. Mais puisque vous voilà, vous allez me remplacer, Mauricette.

CHARLES.

Vous voulez bien, mademoiselle?

MAURICETTE.

Avec plaisir.

ANDRÉE.

Je vais rejoindre mes invités qui ne doivent pas me trouver très aimable!

Andrée sort.

SCÈNE V

MAURICETTE, CHARLES.

MAURICETTE, riant.

Un tête-à-tête!

CHARLES, ému.

Mais oui.

MAURICETTE.

De quoi allons-nous parler?

CHARLES.

De vous!

MAURICETTE

Ou de vous!

CHARLES.

C'est ça, de nous!... Mais de vous d'abord. C'est le plus intéressant. De votre avenir, hein?

MAURICETTE.

Oh! l'avenir! Personne ne peut prévoir le sien... Alors...

CHARLES.

Pour les jeunes filles, le problème se simplifie, puisque tout leur avenir tient en un mot : le mariage!

MAURICETTE, *se récriant.*

Pas pour toutes. Tiens! Et un mari!

CHARLES, *avec une hardiesse soudaine.*

Oh! là n'est pas l'embarras! Le mari se trouve. Ainsi, le jour où vous serez décidée, je me charge, moi, de vous en trouver un, en cinq minutes... le premier venu... tenez, moi...

MAURICETTE, *stupéfaite, le regarde avant de répondre.*

C'est pour rire?...

CHARLES.

C'est pour rire, si vous voulez. Mais en même temps, si vous voulez aussi, c'est sérieux. (*Un temps. De plus en plus ému, à mesure qu'il parle.*) Oui, ce serait un grand bonheur pour moi de vous avoir pour femme. Il y a longtemps que je veux vous le dire et que je n'ose pas. Je ne sais pas si je vous rendrais heureuse, mais je ferais tout ce que je pourrais pour

ça, et, voyez-vous, je crois bien que je réussirais, parce que j'ai de la bonne volonté et que je ne suis pas méchant... Ça me ferait une grosse, grosse joie que vous disiez : oui !

MAURICETTE, émue et embarrassée.

Je suis très touchée, très...

CHARLES, avec espoir.

Alors... alors... C'est oui?... (Silence de Mauricette, tristement.) Ce n'est pas oui! (Il baisse la tête.) Ah ! c'est dommage !

MAURICETTE, de même.

Pardonnez-moi, mais je vous assure que... pour le moment, du moins...

CHARLES, relevant la tête.

Vous dites : pour le moment... Alors ce n'est pas définitif... Parbleu, je comprends! Je ne vous plais pas assez, je vous déplais. (Mauricette veut protester. Vivement.) Mais ne me dites donc pas non, sapristi. Ça me fait plaisir!.. Oui, ça me fait plaisir, parce que vous pouvez changer en me connaissant mieux. Et moi aussi, je peux changer. Et je changerai. Je changerai tout ce que vous voudrez.

MAURICETTE, l'arrêtant.

Vous ne me déplaisez pas du tout, au contraire... Ce n'est pas cela qui me fait vous dire non, c'est autre chose.

CHARLES, la regardant, malheureux et défiant.

C'est autre chose?

MAURICETTE, détournant les yeux.

Autre chose...

CHARLES, avec chagrin.

Ah! bien, alors... bien!

Petit silence.

MAURICETTE, timidement.

On reste amis tout de même, dites?

CHARLES.

Mais certainement, mademoiselle, certainement.

Nouveau silence.

MAURICETTE, avec hésitation.

Est-ce que vous avez prévenu madame Dautran de votre...

CHARLES.

Je n'avais aucune raison de lui cacher...

MAURICETTE, agitée.

Et maintenant vous allez lui dire... Je ne le voudrais pas. (Charles relève la tête avec surprise. Vivement.) Ecoutez, vous allez comprendre! Je me rends bien compte que c'est inespéré, pour une pauvre petite comme moi, ce que vous m'offrez là!... Aussi, quand on apprendra que c'est moi qui n'ai pas pu accepter, on va s'étonner, chercher des raisons, me tourmenter... C'est ce que je voudrais éviter. Alors, si vous pouviez dire qu'au dernier moment vous m'avez trouvée trop grosse ou trop braque... c'est vrai, allez, que je suis braque... et que vous avez renoncé!... Voulez-vous?...

CHARLES, tristement.

Non, mademoiselle Mauricette, je ne veux pas, je ne peux pas.

MAURICETTE.

Pourquoi?... Pourquoi ne pouvez-vous pas?

CHARLES, la regardant.

Pourquoi avez-vous peur de ce que madame Dautran pourra supposer ? (Petit temps.) Tenez, tout à l'heure, à cette même place, elle aussi me parlait de son bonheur, de son mari, de vous... et je n'ai rien, ou presque rien osé lui dire de ce que je pensais.

MAURICETTE, avec un peu de trouble.

Et vous pensiez ?

CHARLES, avec hésitation.

Je pensais... je pensais qu'il n'était guère bon, peut-être, qu'un homme comme Dautran vécût trop près et dans l'intimité constante d'un petit être tout neuf dans la vie, sensible, crédule, enthousiaste... oui, je pensais cela.

MAURICETTE, saisie.

Ah !...

CHARLES, vivement.

Mais j'avais peut-être tort de le penser... Dites-moi, mais là, franchement, que mes suppositions et mes défiances étaient absurdes ! Et ce mensonge que vous me demandez, eh bien, je vais le faire, tenez, avec joie ! (Mauricette, troublée, va pour parler après un temps. Charles l'arrête doucement.) Non, ne dites rien, ce n'est plus la peine !

MAURICETTE, s'efforçant de rire.

Mais si... mais si... Par exemple ! Mon Dieu ! Qu'allez-vous imaginer là !... M. Dautran qui ne s'occupe pas de moi, autrement que pour me taquiner... Quand il passe derrière moi, il me tire les cheveux. Comment voudriez-vous qu'il prenne au sérieux une petite fille qui ne sait pas parler comme tout le monde, qui n'a pas de toilettes... (Avec admiration.) lui qui a été si gâté, qui a eu tant et tant de succès !...

CHARLES.

Ah! vous savez cela!

MAURICETTE, un peu embarrassée.

Je le sais parce que je l'ai entendu dire comme ça, par les uns et par les autres... Et puis, c'est bien compréhensible, n'est-ce pas? Il n'est peut-être pas mieux qu'un autre, mais personne n'est comme lui.

CHARLES.

Comme vous l'admirez!

MAURICETTE.

Mais naturellement, il est si gai, si aimable et si bon... oui, très bon!.. Madame Dautran aussi, d'ailleurs, est très bonne... Alors, ça fait qu'on est très heureux ici... C'est pourquoi je veux y rester

CHARLES, après un silence, la regarde longuement, puis:

Mauricette, il vaudrait mieux, il serait sage, il serait bon que vous ne restiez pas ici plus longtemps. (Petit temps. Silence de Mauricette. Doucement.) Vous m'entendez?

MAURICETTE, la tête baissée, regardant le parquet.

Je ne veux pas m'en aller d'ici à présent.

CHARLES, maîtrisant sa contrariété, avec un petit effort.

Bon!... (Petit temps.) Je n'insiste pas, vous voyez. Seulement, écoutez: ce conseil qui vous déplaît tant aujourd'hui, il se peut qu'un jour vous soyez forcée de le suivre! Alors, rappelez-vous ceci: chez ma sœur, il y a une chambre tout installée, qui vous attend... une très jolie petite chambre... (Avec un peu d'émotion contenue.) Oui, c'est moi qui l'avais fait préparer à tout hasard. Dites que si vous partez d'ici, c'est là que vous viendrez...

MAURICETTE.

Vous êtes très délicat, très bon.

CHARLES.

Je suis votre ami... (Mauricette lui donne sa main qu'il porte à ses lèvres.) Ah! Et maintenant, si l'on m'interroge... Eh bien, je dirai que vous m'avez demandé à réfléchir... Ça va? Et vous allez, d'ailleurs, réfléchir à tout cela!

A ce moment, entre Chavry venant du jardin.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CHAVRY, puis LE DOMESTIQUE.

MAURICETTE, surprise.

Vous revenez tout seul, monsieur?

CHAVRY.

Mon Dieu, oui, je me suis perdu.

MAURICETTE, riant.

Dans le petit bois?

CHAVRY.

Dans le petit bois, parfaitement! alors...

Entre le domestique.

LE DOMESTIQUE.

On demande monsieur le docteur à l'appareil.

CHARLES, contrarié.

Ah!

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le docteur ferait bien de se presser, parce que, sans cela...

CHARLES.

J'y vais!... (A Mauricette.) Je vous demande pardon...

Il sort avec le domestique, après une hésitation.

SCÈNE VII

CHAVRY, MAURICETTE, puis ROGER.

MAURICETTE.

C'est égal, je voudrais bien savoir comment vous avez fait pour vous perdre dans le petit bois ?

CHAVRY.

J'ai eu beaucoup de mal. Seulement, je m'étais mis dans la tête d'avoir un instant de conversation avec vous, avant notre départ.

MAURICETTE, moqueuse.

Vraiment ?

CHAVRY.

Car nous allons repartir tout à l'heure, vous savez...

Soupir.

MAURICETTE, très naturellement.

Je sais... votre chauffeur est en train de...

CHAVRY.

De longs mois, probablement, vont passer sans que nous ayons occasion de nous revoir... (Nouveau soupir.) Aussi... Ecoutez, mademoiselle Mauricette, je ne vous connais pas depuis très longtemps, mais il me semble que je vous connais déjà très bien.

MAURICETTE.

Croyez-vous ?

CHAVRY.

Il me semble! Vous êtes une petite indépendante, pas faite du tout, par conséquent, pour la situation que vous occupez ici. Je pensais à cela justement tout à l'heure, et comme je m'intéresse... oui, comme je m'intéresse déjà beaucoup à vous, cela me tourmentait.

MAURICETTE, moqueuse.

Et c'est cette inquiétude qui vous a ramené si vite du fond du jardin. Eh bien, cher monsieur, je suis très contente de pouvoir vous rassurer... Mon indépendance ne souffre de rien, ici. Et ma situation me plaît tout à fait... Ainsi donc, partez le cœur léger! (Elle se lève.) Et maintenant...

CHAVRY, se rapprochant d'elle.

Voulez-vous savoir un rêve que j'ai fait?

MAURICETTE.

Je n'y tiens pas absolument...

Elle s'écarte.

CHAVRY, la suivant de près.

Je vais vous le dire tout de même. Il est très gentil, ce rêve... Je suis sûr qu'il vous plaira. Et il ne dépendrait que de vous de le réaliser. Je vous voyais réinstallée dans votre petite maison de Montmartre, dont vous parliez tout à l'heure.

MAURICETTE.

Vous aviez de la chance! Elle est démolie.

CHAVRY.

Celle-là ou une autre, toute pareille, gentiment meublée, selon votre goût...

MAURICETTE, le coupant, sèchement.

Vous ne croyez pas, monsieur, que madame Chavry doit s'impatienter?

CHAVRY.

Mademoiselle Mauricette, vous avez fait ma conquête!

MAURICETTE, de plus en plus sèchement.

Décidément, monsieur, vous ne voulez pas aller rejoindre madame Chavry?

CHAVRY.

Non, mademoiselle, je ne veux pas rejoindre madame Chavry. Je la vois toute ma vie, madame Chavry. Elle se passe parfaitement de moi; et, en tout cas, moi je me passe parfaitement d'elle. Et puis, pour m'attirer ou pour me retenir, est-ce qu'elle a ce visage moqueur et charmant, cette fine petite main blanche...

Il lui prend la main.

MAURICETTE, alarmée, la retirant.

En voilà assez? Cessez cette plaisanterie.

CHAVRY, continuant.

Cette taille délicieusement souple...

Il lui prend la taille et essaie de l'embrasser.

MAURICETTE, se débattant, avec angoisse.

Laissez-moi... mais laissez-moi donc!

Roger qui a paru sur le seuil, descend vivement entre eux et l'écarte d'un geste violent.

ROGER.

Laissez-la!

CHAVRY.

Mais, mon cher!

ROGER, avec un geste de menace.

Ah! vous!... que vous avez de la chance d'être chez moi... que vous avez de la chance!...

CHAVRY.

Laissez-moi vous expliquer...

ROGER.

Non... Je n'admets pas un mot!

CHAVRY, se rebiffant et élevant la voix.

Et moi, je n'admets pas que vous me parliez sur ce ton.

ROGER, provocant.

En vérité!

Madame Chavry paraît sur le seuil en même temps qu'Andrée, alors que Chavry et Roger sont encore l'un près de l'autre se menaçant du regard.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, MADAME CHAVRY, RIVRAY, MADAME RIVRAY, ANDRÉE.

MADAME CHAVRY, interloquée.

Eh bien, eh bien, qu'es-ce qui se passe?

ANDRÉE, allant à Mauricette.

Qu'est-ce que vous avez, Mauricette?

MAURICETTE.

Rien, madame... Ce n'est rien...

MADAME CHAVRY, à son mari.

Eh bien, vous n'entendez pas ma question? (Chavry a un haussement d'épaules, un geste confus. Le regard

de madame Chavry va de Mauricette à son mari. A celui-ci, sèchement.) Georges, je crois que le chauffeur attend vos ordres... Vous avez à lui parler pour la route...

CHAVRY, balbutiant.

Ah! oui!... Alors, dans ce cas, je... je vais... (Eperdu et maladroit, il va donner dans le groupe qui entoure Mauricette.) Oh! pardon... ne... ne vous dérangez pas!...

RIVRAY, lui tendant sa casquette qu'il oublie.

Votre casquette, monsieur.

Chavry sort précipitamment.

SCÈNE IX

Les Mêmes, moins CHAVRY.

MADAME CHAVRY, à Andrée.

Voulez-vous me faire donner mon manteau, s'il vous plaît, ma chère. (Andrée va sonner. A Roger.) A présent que mon mari n'est plus là, j'espère que vous allez...

ROGER, un peu calmé.

A quoi bon revenir sur cet incident ridicule?

MADAME CHAVRY.

Mais...

ROGER.

Vous allez vous retrouver tout à l'heure en tête-à-tête avec votre mari. Vous l'interrogerez, il vous répondra d'une façon qui vous satisfera, je l'espère. Et tout sera pour le mieux!

MADAME CHAVRY, très énervée.

Oui, mais vous oubliez qu'en attendant, je me serais trouvée dans une situation parfaitement ridi-

cule... (Tournée vers les Rivray.) Je me demande ce que doivent penser monsieur et madame Rivray.

RIVRAY, qui s'absorbe dans un album.

Oh! nous, madame...

MADAME CHAVRY, de plus en plus montée.

Ah! non, vraiment, ah! non, on n'expose pas ses invités à de pareilles histoires...

ROGER, s'impatientant.

Eh! sapristi, madame, ce n'est pourtant pas notre faute, à nous, si...

MADAME CHAVRY, le coupant.

Permettez, permettez! Je ne sais pas ce que vous pouvez avoir eu à reprocher à mon mari... Mais Georges est un homme du monde, un homme du monde parfaitement élevé... (Léger sourire ironique de Roger.) Ah! je vous en prie, quels que soient vos griefs, laissez-lui cela.

ROGER.

Soit, je le lui laisse... parce que c'est vous!

MADAME CHAVRY.

Chaque fois qu'il s'est trouvé en contact avec des gens du monde, ai-je besoin de le dire, il a eu la tenue correcte d'un homme du monde...

Elle s'arrête.

ROGER, interloqué.

Eh bien?... Vous savez que je ne vous comprends pas du tout.

MADAME CHAVRY, avec réticence.

Il est certain que c'est votre droit d'aimer les excentricités et d'héberger chez vous qui vous voulez... (Mauricette relève la tête.) Oh! je ne m'attaque pas à mademoiselle...

ROGER.

Vous faites bien !

MADAME CHAVRY.

Elle a été élevée d'une manière particulière, dans un milieu particulier... Elle ne peut donc pas se rendre compte de ce que ces manières ont de...

ROGER, se contenant avec peine.

Je vous demande respectueusement, madame, de ne pas insister.

MADAME CHAVRY.

Vous ne m'empêcherez pas de dire, cependant, que par sa conversation un peu trop originale, par son genre... pittoresque, mademoiselle entretient autour d'elle une agitation continuelle, autorise certaines façons d'être et même les provoque...

MAURICETTE, se tournant vers Roger, avec consternation.

Oh ! par exemple, vous ne croyez pas.

ROGER, très ému.

En voilà assez, madame. Je ne vous comprends pas. Ce que vous faites là est mal, très mal.

ANDRÉE, le rappelant au calme.

Roger... Roger...

Charles entre.

ROGER, avec une émotion croissante.

Mais oui ! Pourquoi s'en prendre à Mauricette ! Jusqu'à présent, j'ai tout fait pour me rappeler que j'étais chez moi et pour me contenir, mais vraiment... Je comprends, madame, votre dépit de la conduite ridicule et déplacée de votre mari que j'ai été obligé... parfaitement ! obligé de remettre à sa place. Mais je n'admettrai plus, je vous en préviens, que vous vous attaquiez à une enfant sans défense...

MADAME CHAVRY.

Mais pas sans défenseur!... Vous la défendez avec une chaleur...

ROGER, de plus en plus ému.

Je la défends comme on doit défendre un être charmant qui... (Brusquement, il se reprend, fait un effort sur lui-même pour retrouver son calme et tourné vers Andrée.) D'ailleurs, Mauricette est ici sous mon toit... sous notre toit... Et je m'étonne, Andrée, que tu n'aies pas cru devoir...

ANDRÉE, froidement.

Mais, Roger, tu ne m'en laisses pas le temps!

Mauricette, frappée, se lève et sort précipitamment. Pendant ce temps, une femme de chambre est entrée qui apporte à madame Chavry un grand manteau d'automobile et l'aide à le revêtir. Puis madame Chavry se rapproche d'Andrée, tandis que Roger est remonté et cause avec les Rivray.

SCÈNE X

Les Mêmes, plus CHARLES.

MADAME CHAVRY, à Andrée.

Vraiment, je suis désolée d'avoir introduit ainsi le drame dans votre maison. Je ne m'en consolerais que si cela devait servir un peu à votre enseignement. Et je l'espère un peu. Ouvrez les yeux, ma chère et, croyez-moi, renvoyez bien vite à Montmartre sa petite reine ou vous aurez d'autres désagréments sérieux. C'est en amie que je vous parle.

ANDRÉ, avec réserve.

Je n'en doute pas.

MADAME CHAVRY.

Je n'ai pas osé vous donner tout à l'heure mon opinion sur elle. Mais je ne saurais assez vous dire à présent combien cette jeune personne m'a paru évaporée... Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs, j'ai pris l'aventure au tragique... Entre nous, (Elevant la voix.) je suis persuadée que cette demoiselle a grossi les choses à plaisir pour se rendre intéressante. Je connais mon mari. Il a voulu se mettre à sa hauteur, prendre le langage et les façons de Montmartre. Et, quand les hommes du monde essaient de prendre les façons de Montmartre... (On entend au dehors un appel de trompe.) Ah ! j'entends la voiture... Au revoir, ma chère amie... (Poignée de main à M. et madame Rivray. A Roger, qui est redescendu en scène.) Au revoir, mon ennemi !... (Elle lui tend la main. Il la serre d'un air contraint.) Oui, je vois, vous m'en voulez beaucoup... Ça passera... A bientôt...

Elle sort précipitamment. Les Rivray se sont levés et prennent leurs dispositions pour partir.

ROGER, aux Rivray.

Comment! Vous partez? Restez encore un peu!

RIVRAY, avec embarras.

Je le voudrais, mais on nous attend.

ROGER.

Ah ! A bientôt donc !... Et toutes mes excuses pour le ridicule incident... (A madame Rivray.) Vous avez dû être très ennuyée...

MADAME RIVRAY, étourdiment.

Mais pas du tout, au contraire !... (Se reprenant.) Je veux dire...

RIVRAY, arrêtant Roger qui veut les accompagner au dehors.

Non, je vous en prie... nous partons en voisins...

Et ils sortent après les saluts, poignées de main, etc.

SCÈNE XI

ANDRÉE, ROGER, CHARLES.

ROGER, à Andrée.

Ma pauvre Andrée, toute cette histoire t'a contrariée.

ANDRÉE, préoccupée.

Mon Dieu, je n'irai pas jusqu'à te dire qu'elle m'a ravi!

ROGER, avec un geste de colère.

Ah! vraiment, cette madame Chavry.

ANDRÉE.

Oui!... Mais toi, de ton côté... Tu as pris la défense de Mauricette avec une ardeur...

ROGER.

Trop d'ardeur?

ANDRÉE.

Un peu trop.

ROGER, gentiment contrit.

Je ne le ferai plus! Je t'en demande pardon mais toi, de ton côté reconnais que tout cela n'a pas, au fond, la moindre importance!

ANDRÉE, souriant avec gêne.

Non... d'autant plus que...

Elle s'arrête.

ROGER, surpris.

D'autant plus que?

ANDRÉE, se décidant.

D'autant plus qu'un événement va se produire avant peu qui fermera la bouche de cette excellente madame Chavry, avant le débordement d'inventions et de potins... Voilà... Charles aime Mauricette et veut l'épouser...

Mouvement de Charles. Andrée, d'un signe impérieux, lui impose silence.

ROGER, frappé.

Ah! toi... tu... ah!...

Il montre une grande émotion.

ANDRÉE, le regardant.

C'est un grand bonheur pour elle... Pauvre petite! Je suis sûre qu'elle doit être bouleversée. Je monte la voir, la réconforter... Pendant ce temps, Charles va te raconter son roman.

Elle sort.

SCÈNE XII

ROGER, CHARLES.

ROGER, se relevant brusquement, très animé.

Ah! ça, qu'est-ce que cela veut dire? Tu veux épouser Mauricette?

CHARLES, calme.

Oui.

ROGER.

Toi?

CHARLES.

Moi.

ROGER.

Et c'est une idée qui t'est venue comme ça?

CHARLES

Non, pas comme ça !... Il y a assez longtemps que je la tourne et que je la retourne, que je la mûris... Mais aujourd'hui, seulement, j'ai eu l'occasion d'en parler à Mauricette...

ROGER.

Ah!... (Il arpente la chambre à grands pas puis planté devant Charles.) D'abord, dis donc, il me semble que tu aurais pu t'adresser à moi avant de lui parler.

CHARLES, tranquillement.

Pourquoi faire ?

ROGER, haussant les épaules

Je t'aurais empêché de faire une démarche absurde qui n'aura pas de suite, heureusement !...

CHARLES.

Ça, nous verrons ! (Petit temps.) Alors, il ne vous paraît pas bien, ce projet ?

ROGER.

Fou, baroque, monstrueux, voilà comme je le trouve ! Il me fait rire... et tu en riras toi-même dans un instant... nous en rirons tous... Que tu veuilles te marier encore... (Brusquement.) Et d'abord, es-tu bien sûr d'être fait pour le mariage ? (Signe affirmatif et sourire de Charles.) Ah ! c'est que le mariage, le mariage... tu ne sais pas ce que c'est...

CHARLES, riant.

Vous non plus !

ROGER.

Et puis, nom d'un chien, marie-toi si tu veux, marie-toi cent fois... mais pas avec Mauricette !

CHARLES, avec une fausse naïveté.

Pourquoi ?

ROGER.

Parce que... Mais, voyons, ça saute aux yeux... parce que Mauricette... ah! là là! mon pauvre ami... n'est pas du tout la femme qu'il te faut. Tu ne l'as donc pas regardée?

CHARLES, souriant.

Si... si... et souvent, croyez-le bien.

ROGER.

C'est un petit être charmant, parbleu, je ne dis pas le contraire! mais déréglé, plein de fantaisie, de caprice... (Riant.) Non, non! Ah! bien, je la vois dans ton petit intérieur d'homme rangé, de savant austère....

CHARLES, protestant.

Oh! austère...

ROGER.

On n'entend qu'elle!... Elle fait un potin!... Elle rit, elle chante toute la journée... A tes heures de travail, ça te ferait une de ces musiques...

CHARLES.

Il me semble que je m'habituerai à celle-là!

ROGER.

Et puis, c'est la fée du désordre! Il suffit qu'elle s'asseye quelque part... Elle ferait une belle salade de tes papiers.

CHARLES, flegmatique.

Ce sera pour moi une occasion de les reclasser... On ne classe jamais assez!

ROGER.

Enfin, c'est une enfant gâtée... tout le monde l'a gâtée!...

CHARLES.

Je la gâterai bien aussi, moi. Tenez, n'ajoutez rien. C'est tout à fait la femme qu'il me faut.

ROGER, déconcerté.

Ah !... (Petit temps.) Mais tu ne vois pas, toi, naturellement, tu ne peux pas voir dans la fillette la femme qu'elle sera... une femme extraordinaire... un cœur débordant de tendresse, d'enthousiasme, de passion... de passion ! entends-tu ! Où l'épanchera-t-elle ?

CHARLES, s'inclinant, gouailleur.

En moi s'il vous plaît.

ROGER, s'emballant.

Elle n'a rien à démêler avec ton idéal bourgeois... elle aura une destinée superbe... mais autre... une vie singulière, romanesque...

CHARLES, froidement.

Et un amant !

ROGER.

Hein ?

CHARLES.

J'éclaire le vague de vos prophéties... Tout cela, destinée superbe, vie romanesque, ça veut dire un amant d'abord, des amants ensuite, et un mari peut-être, oui, mais pour finir... Et c'est ça, l'avenir que vous lui voyez ?

ROGER, interdit.

Mais...

CHARLES, les bras croisés avec colère.

C'est ça ?

ROGER, regard vers la porte, sèchement.

Tais-toi, donc !... Tu cries !...

CHARLES, plus bas, de même.

C'est ça ?

ROGER, avec agacement.

Mais non, ce n'est pas ça!... tu as une façon de réduire les choses... D'abord, l'avenir... l'avenir... nous avons bien le temps d'y songer!...

CHARLES.

On ne songe pas à un avenir, on le prépare quand il est temps.

ROGER, lui frappant sur l'épaule.

Ecoute bien. Je n'ai qu'une chose à te dire. Si tu l'épouses, tu seras...

CHARLES, tranquillement.

Mais non, mais non ! Ne croyez donc pas cela!

Roger a un geste de découragement. Il fait quelques pas et revient vers Charles.

ROGER, d'une voix changée, très émue.

Je t'en prie, mon petit, ne fais pas ça !... (Charles hausse les épaules.) Oui, je vois bien, tu t'es mis cette idée en tête. Qu'est-ce que ça te fait d'y renoncer. Tu ne l'aimes pas?

CHARLES.

Mais si!

ROGER.

Ah!

CHARLES.

Croyez-moi, c'est excellent ce qui arrive, c'est excellent... pour tout le monde. Vous devriez être le premier à souhaiter que Mauricette acceptât vite et que ce fût déjà fait.

ROGER, tressaillant.

Comment?... Comment?... Ce n'est donc pas fait? (Geste contrarié de Charles.) Elle n'a pas accepté?

CHARLES, contrarié.

Elle a demandé à réfléchir... Mais certainement, après ce qui vient de se passer...

ROGER, exultant.

Et tu ne dis pas cela !... Mais c'est la première chose qu'il fallait dire ! Eh bien, si ça n'est pas fait, sois tranquille, ça ne se fera pas ! Je t'empêcherai de faire cette bêtise-là.

CHARLES, les yeux dans les yeux.

Et moi, je vous empêcherai d'en faire d'autres !

ROGER.

Charles !

CHARLES.

Mais oui, mais oui !... Cette femme que vous avez découverte en Mauricette, vous seul, n'est-ce pas, vous seul êtes digne de l'apprécier !

ROGER, saisi.

Moi ?

CHARLES.

Vous êtes un amant, vous ! Vous êtes l'Amant ! Et je sais bien au fond ce que vous espérez.

ROGER, très sincèrement.

Tu es fou, Charles. Ah ! par exemple ! Je te jure que je n'ai jamais eu une pensée pareille, je te le jure !

CHARLES.

Alors, pourquoi essayez-vous de vous opposer ?...

ROGER.

Parce que... parce que cette idée me révolte... parce que je ne peux pas supporter... parce que je ne veux pas qu'elle soit à toi... Et tu ne l'auras pas ! Tu entends, tu ne l'auras pas !

CHARLES.

C'est ce que nous verrons !..

Entre Andrée. Les deux hommes reprennent une attitude naturelle.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ANDRÉE.

ROGER.

Ah! te voilà... Mauricette?

ANDRÉE, *très troublée, voix distraite.*

Elle est restée là-haut!

ROGER, *avec satisfaction.*

Très bien!

CHARLES, *à Andrée.*

Vous voudrez bien la faire prévenir que je suis obligé de partir tout à l'heure.

ROGER, *joyeux.*

Ah! tu pars?

ANDRÉE.

Comment?

CHARLES.

Ce coup de téléphone me rappelait à Paris... Il faut que j'y sois ce soir. J'ai une malade très gravement atteinte...

ROGER, *allègre.*

Oh! alors... devoir professionnel. Tu as un train dans une demi-heure... un express, ma foi!

ANDRÉE, *bas et vite, à Charles.*

Il faut que je vous parle.

ROGER.

A propos de malade, tu n'oublies pas ma bonne femme... Je vais t'accompagner.

ANDRÉE.

Non, s'il te plaît, Roger. J'ai à causer avec toi.

ROGER.

Ah !... (A Charles.) Alors, tu iras sans moi... oui... Tu expliqueras bien au vieux Maheu... tu lui diras... quoi ? Il va se froisser, diable ! Il est très susceptible !

ANDRÉE.

Si tu lui écrivais...

ROGER.

C'est une idée... (A Charles.) Tu lui remettras ma lettre.

Il va à un petit bureau, au fond, et commence à écrire. Charles s'est rapproché d'Andrée. Leur conciliabule à phrases pressées, basses et rapides.

CHARLES.

Qu'est-ce qu'il y a ?

ANDRÉE.

Charles, il faut que Mauricette parte d'ici... Je viens de causer avec elle... Si vous saviez...

CHARLES.

Je sais.

ANDRÉE.

Ah ! Et vos projets ?

CHARLES.

Ne sont pas modifiés. J'attendrai ! J'attendrai le temps qu'il faudra ! Et je ne demande qu'à l'emmener si elle y consent...

ANDRÉE.

Je viens de l'y décider!...

ROGER, à sa table.

Où sont donc les enveloppes?

ANDRÉE, haut, à Roger.

A côté.., à droite. (D'une voix tremblante.) Et lui... Pensez-vous... Croyez-vous que...

CHARLES.

Avertissez-le...

ROGER, se levant.

Là! (Il tend la lettre à Charles.) Tu connais l'auberge?

CHARLES, prenant la lettre.

Avant la montée de la gare, n'est-ce pas? Bon!... A tout à l'heure!

Il sort.

SCENE XIV

ANDRÉE, ROGER.

ANDRÉE.

Eh bien, Charles t'a parlé...

ROGER.

Son projet concernant Mauricette... Oui, oui, il m'a mis au courant... Hum!... (Petit temps.) Ah! ça, voyons, Andrée, ce n'est pas sérieusement que tu donnes ton approbation, à ce mariage?

ANDRÉE.

Mais si, Roger, c'est très sérieusement, au contraire, pourquoi pas? Je crois qu'il la rendra très heureuse.

ROGER, sèchement.

Ce n'est pas mon avis. Du reste, cela ne paraît pas être le sien non plus, puisqu'elle a demandé à réfléchir. Il faudra lui laisser du temps, bien entendu, tout le temps qu'elle voudra...

ANDRÉE, souriant.

Je crois que ce ne sera pas nécessaire, Roger. Elle s'est décidée.

ROGER, tressaillant.

Comment ! C'est impossible !... Elle n'acceptait pas tout à l'heure.

ANDRÉE.

Elle accepte à présent.

ROGER, agité.

Ah ! ça, mais c'est fou, voyons !... Pourquoi ? Rien ne la presse... Quand t'a-t-elle dit ?

ANDRÉE.

A l'instant.

ROGER, vivement.

Ah ! à l'instant !... C'est-à-dire sous le coup de l'émotion, de la scène absurde de tout à l'heure...

ANDRÉE.

Quand je suis montée dans sa chambre, je l'ai trouvée décidée à partir... à partir sur-le-champ !

ROGER, haussant les épaules.

Enfantillage !

ANDRÉE.

Je l'ai calmée...

ROGER.

Tu as bien fait !

ANDRÉE.

Et tout, naturellement, nous avons parlé de ce mariage.

ROGER.

Ça! tu as eu tort! Ce n'était pas le moment!

ANDRÉE.

Mauricette comprend très bien, au fond, les avantages d'une telle union. Elle se rend très bien compte qu'elle est toute seule au monde, (Protestation muette de Roger.) sans parents, sans amis... (Nouvelle protestation. Continuant.) sans fortune... (Mouvement de Roger.) Charles est loin de lui déplaire. Bref, elle s'est décidée.

ROGER, après un temps, se dominant.

Soit! Eh bien, nous verrons. Nous recauserons de tout cela, à tête reposée. Rien ne presse. En attendant, il est inutile de dire à Charles...

ANDRÉE, très naturellement.

Ah! je regrette, Roger, mais c'est déjà fait!... Oui, pendant que tu écrivais, je n'ai pu me retenir de lui annoncer. .

ROGER.

Alors, c'est décidément un parti pris de me tenir à l'écart dans tout ceci.. de ne me consulter en rien!

ANDRÉE, protestant.

Mais je t'assure. .

ROGER, après un temps et un nouvel effort pour se dominer.

En tout cas... En tout cas... je pense que des préliminaires encore aussi vagues ne vont rien changer à notre vie... n'est-ce pas?

ANDRÉE, hésitante.

Charles m'avait dit ses intentions avant de savoir...

ROGER.

Et c'était?

ANDRÉE, se décidant

D'emmener Mauricette à Paris, chez sa sœur.

ROGER.

Simplement!... Et quand ?

ANDRÉE.

Oh ! le plus tôt possible.

ROGER *.

Oui ?... Hé bien, il faudra qu'il y renonce!

ANDRÉE.

Mais...

ROGER, avec force.

Il faudra qu'il y renonce!

ANDRÉE.

Si pourtant de son côté, elle est prête à le suivre.

ROGER.

Hé ! bien, si elle est prête à faire la folie de s'engager ainsi d'une façon irrévocable, j'entends lui dire auparavant là-dessus toute ma façon de penser! Et je me charge bien...

ANDRÉE, nettement.

Son parti est pris, bien pris. Rien ne la fera changer * [1].

ROGER, frappé.

Ah !... (Un temps, se contenant.) Eh bien, puisque c'est de Charles que tout dépend, à présent, soit, je m'incline. C'est donc à lui qu'il faut s'adresser... Tu vas aller le trouver.

ANDRÉE.

Moi!... Que lui dirais-je ?

ROGER, s'énervant

Mais c'est très simple !... Qu'il y a, dans sa façon

---

1. Les passages entre astériques peuvent être supprimés à la représentation.

d'agir, quelque chose de désagréable et même de blessant pour nous... Que son projet de nous enlever ainsi Mauricette du jour au lendemain est inacceptable, qu'il abuse de la situation, que tu le blâmes de toutes tes forces ! En lui disant tout cela... doucement, bien entendu, plus doucement que moi... tu obtiendras ce que tu voudras !

ANDRÉE, avec fermeté.

Mais tout cela, Roger, je ne le pense pas...

ROGER.

Comment ! Tu ne le penses pas?

ANDRÉE.

Non, je ne le pense pas.

ROGER.

Et tu refuses d'intervenir... même d'essayer?

ANDRÉE.

Ma démarche dans ces conditions serait inutile.

ROGER, violent.

Ainsi donc, tu es avec lui... contre moi !

ANDRÉE.

Ce n'est pas être contre toi que de ne pas partager ta façon de voir.

ROGER.

Pour te débarrasser de cette pauvre petite, tu la jettes dans les bras de n'importe qui ! Oh ! d'ailleurs, il n'y avait qu'à te voir tout à l'heure quand cette femme l'insultait. Ton attitude était extraordinaire !

ANDRÉE, d'une voix un peu tremblante.

Moins, certes, que ne l'est la tienne à présent

ROGER, après, un temps se dominant.

Tu as raison... On s'emballe, on s'emballe... il n'y

a pas de quoi... (Un temps.) Ce mariage, mon Dieu, après tout... ce mariage... je n'en suis pas si ennemi que j'en ai l'air. Et, s'il te tient tant au cœur, s'il doit faire réellement le bonheur de Mauricette... (Avec effort.) eh bien, on le fera... là, tu entends! on le fera. Tu vois que nous sommes d'accord!... Seulement, ne brusquons pas inutilement des choses graves... Qu'on nous laisse le temps de regarder un peu autour de nous... et, à moi, celui de m'habituer à une séparation qui, si on me l'imposait ainsi brutalement, me ferait beaucoup de chagrin... (Mouvement d'Andrée. Avec franchise.) Mais oui, un très gros chagrin! Je ne m'en cache pas... C'est vrai, je me suis attaché et habitué à cette petite, habitué à l'entendre rire et gaminer autour de nous, à la voir courir le long de ces pelouses... Quelle folie, voyons, Andrée, d'être jalouse! Est-ce que nous avons jamais été plus heureux, ni plus unis que nous ne le sommes depuis que Mauricette est ici? Jamais, reconnais-le!...

ANDRÉE, sourire forcé.

Je le reconnais avec joie. Nous ne le serons pas moins, j'espère, quand Mauricette sera partie.

ROGER, d'une voix caressante.

Non, sans doute! Je sais à présent où est mon bonheur : près de toi. Je suis tout à toi. Il n'y a rien de plus naturel et je ne songe pas à m'en vanter. Mais, dans ces conditions, tu serais impardonnable de garder une arrière-pensée, de ne pas me prêter franchement toute ton assistance... Qu'est-ce que je demande d'ailleurs? Pas grand'chose! Que Mauricette reste ici encore quelque temps... (Petite pause.) le temps que tu voudras... (Nouvelle pause. Humblement.) un peu de temps... Ah! cela, tu sais bien que c'est

mon droit de le demander, que ça ne se refuse pas... Et je sais, moi, que si tu veux l'obtenir, tu le peux!..

ANDRÉE.

Tu te trompes, Roger, ce n'est pas en mon pouvoir!

ROGER, avec une nouvelle colère.

C'est-à-dire que tu ne veux pas. Eh bien, c'est méchant et c'est bête, c'est injuste!.. (suppliant.) Andrée! Andrée! Non! C'est fini! Eh bien, elle partira, soit! Mais je t'en voudrai, tu entends, je t'en voudrai. Je n'oublierai pas cela... Je cède parce qu'on abuse, parce qu'on me force, parce que je ne peux pas l'empêcher... On se conduit mal avec moi... Tu détruis peut-être en ce moment notre bonheur. Réfléchis!

ANDRÉE, très ferme.

C'est tout réfléchi, Roger... Et ce qui vient de se passer ne fait que fortifier ma résolution. D'ailleurs si Mauricette s'en va, c'est de son plein gré. Elle te le dira!

Elle sort précipitamment. Roger va pour la suivre, mais il a une sorte de suffocation. Il ouvre une des portes-fenêtres que le domestique est venu fermer après le départ des Rivray et va respirer sur le perron. Pendant ce temps, Mauricette paraît. Elle est tout habillée, en chapeau, un sac de voyage à la main. Du seuil, elle jette un coup d'œil sur la pièce vide et la traverse d'un pas rapide pour sortir. Roger rentre, l'aperçoit. Elle reste interdite. Il vient à elle et la regarde très surpris.

SCÈNE XV

ROGER, MAURICETTE.

ROGER, la regardant avec étonnement.

Eh bien, qu'est-ce que c'est ? Où allez-vous ?

MAURICETTE, balbutiant.

Vous voyez... je descendais... je venais...

ROGER, montrant le sac.

Et ça ?

MAURICETTE, de même.

Ça ?... ça, c'est... c'est mon sac...

ROGER.

Je le vois parbleu bien que c'est un sac! Mais qu'est-ce que vous en faites de ce sac-là ?... Ma parole, on dirait que vous vous sauvez...

MAURICETTE, se décidant, franchement.

Eh bien, oui, là, c'est vrai, je m'en vais... Et, si vous voulez être bon pour moi... oh ! mais très bon !... vous me direz adieu... vous n'appellerez personne et vous me laisserez m'en aller comme je veux... Oh ! je vous en prie, je vous en supplie...

ROGER, qui lui a pris les mains.

Vous en aller où ?

MAURICETTE.

Oh ! ne vous inquiétez pas... Je ne suis pas embarrassée !

ROGER.

Eh bien, et Charles ?... Oui, Charles... Charles Aubert... à qui vous venez... on me l'a dit du moins...

de vous fiancer !... Vous ne l'épousez plus ? Non ! (Gros soupir de joie.) Ah ! ah ! Mais c'est intéressant, cela !.. Et pourquoi voulez-vous partir ?

MAURICETTE, suppliante.

Ne m'interrogez pas ! Ne m'interrogez pas !

ROGER, énergiquement.

Ecoutez, Mauricette. Vous sentez bien qu'à présent il faut que je sois mis au courant de tout, de tout ! que je ne vous laisserai pas partir... en admettant que je doive en arriver là... sans avoir de réponses à toutes mes questions. Bon ! Alors, asseyez-vous ! Et déposez le petit sac.. Si, si, je vous assure qu'il faut le déposer... (Il le lui prend des mains.) Le voilà là, sur cette chaise, vous voyez, il ne se sauve pas ! (Sérieux et ému.) Et maintenant on va se parler à cœur ouvert, n'est ce pas, comme de vieux amis... Vous savez que moi, je vous aime bien, ma petite Mauricette. Pourquoi partez-vous ?

MAURICETTE, les yeux baissés et la voix étranglée.

Eh bien, voilà, voilà, justement... parce que... parce que j'avais fait répondre oui au docteur. Quand j'ai dit oui, je croyais que je voulais, n'est-ce pas.. Après, j'ai bien regardé en moi et j'ai vu que je ne voulais pas... Je ne veux pas me marier avec le docteur... Je ne veux me marier avec personne !

ROGER, satisfaction non dissimulée.

Bien !... Très bien ! Vous avez changé d'avis. C'est votre droit. On ne se sauve pas pour cela. Vous allez venir avec moi trouver ma femme et vous lui direz ..

MAURICETTE, nerveuse, se levant brusquement.

Non, ça, jamais, vous entendez ! Je ne le ferai pas, je ne le ferai pas. (Avec effort.) D'ailleurs, ce n'est pas

seulement pour cela que je veux m'en aller... J'ai des raisons... d'autres raisons...

ROGER.

J'écoute !

MAURICETTE, avec effort.

Eh bien, puisque vous voulez le savoir, je ne me plais pas ici !... je n'y suis pas heureuse... j'y suis même très malheureuse !

ROGER, sceptique.

Depuis quand ?

MAURICETTE, de même.

Depuis... depuis tout le temps ! Oh ! je sais bien que je n'en avais pas l'air !... Mais je souffrais, oui, parfaitement, je souffrais d'être obligée de me tenir raide... de... de ne plus voir les gens dont j'ai l'habitude. . Enfin je souffrais dans mon indépendance, là !... Et, comme j'avais honte de vous avouer tout cela, j'ai préféré partir.

ROGER.

Sans même nous dire adieu ?

MAURICETTE, vivement.

Oh ! je vous aurais écrit.

ROGER.

Vous ne savez pas mentir, ma petite. Du reste, à quoi bon vous questionner... Comme si je ne devinais pas tout seul ce qui s'est passé, comment on vous a poussée à cette fuite insensée !

MAURICETTE.

Vous vous trompez, vous vous trompez. On a été très bon pour moi, au contraire. Quand madame Dautran est montée dans ma chambre, je pleurais. Elle

m'a prise dans ses bras, elle m'a embrassée. Elle m'a parlé très doucement, très tendrement.

ROGER.

Oh! sans doute, elle n'est pas méchante. Seulement, elle a un peu perdu la tête, c'est évident. Elle va réfléchir, se calmer. Je suis sûr qu'en m'y prenant bien, adroitement, j'arrangerai tout... Oui, oui, tout peut s'arranger...

MAURICETTE.

Non, c'est impossible, c'est impossible... Je vous dis qu'il faut que je parte!

ROGER.

Alors, qu'est-ce que vous me cachez encore?

MAURICETTE, désespérément.

Oh! c'est affreux de me tourmenter ainsi... Vous êtes là, à me presser, à vous acharner... Mais je ne suis qu'une pauvre petite femme moi!... Et déjà j'ai tant de chagrin, tant de chagrin!..

Elle éclate en sanglots.

ROGER, avec pitié et tendresse.

Ma pauvre petite! (Machinalement, sans intention et presque sans y penser, il l'a prise dans ses bras. Mauricette, continue à pleurer. Au bout d'un instant, elle reprend conscience et veut s'écarter. Mais il la retient doucement, presque paternellement.) Non, non, pleurez, ma petite... Moi aussi, allez, j'ai du chagrin, un gros chagrin... Mais qu'est-ce qu'on veut que je devienne, moi, quand vous ne serez plus là, quand je ne vous verrai plus, quand je n'entendrai plus vos petits pas... votre voix, vos rires... quand je vous chercherai partout autour de moi par habitude et que... et que...

MAURICETTE.

Taisez-vous .. taisez-vous !

ROGER, achevant péniblement.

Et que je ne vous trouverai pas. La maison sera vide. Nous ne nous promènerons plus ensemble l'un près de l'autre dans la gaîté du matin... Mon Dieu, tout ces petits bonheurs qui remplissaient ma vie et lui donnaient du prix, qui avaient fait de moi un autre homme, est-ce qu'on va vraiment m'arracher tout cela !... (Avec une sorte de révolte.) Mais je ne savais pas, moi... je ne me doutais pas que vous aviez pris une telle place dans ma vie et dans mon cœur... C'est entré en moi peu à peu... On se laisse aller à être heureux, comme ça, sans se demander, sans savoir pourquoi... Et voilà qu'aujourd'hui seulement où tout se casse, je comprends ce que je ne voulais pas comprendre... je regarde ce que je n'osais pas regarder... Oui, je comprends, je comprends ! Cet enchantement continuel, cette joie de vivre en trouvant toutes les heures plus belles, cette ardeur, mon cœur plein, ma jeunesse retrouvée, tout cela, c'était vous !... C'était vous !... Vous partie, qu'est-ce que je deviendrai * (Avec un élan passionné.) Mais quand même et quoi qu'il arrive désormais, Mauricette, il faut que je vous remercie, avec une reconnaissance infinie. Vous avez embelli ces jours qui ont passé d'une beauté que je ne connaissais pas. Vous avez mis dans l'âme d'un vieil homme des joies d'adolescent, car nos derniers bonheurs sont timides et tremblants, je le vois bien, comme nos premiers. Vous avez réveillé en moi quelque chose qui dormait depuis l'enfance, un cœur bon, simple, gai et fort pour vous aimer !... Et s'il faut que bientôt il cesse de battre, ah ! du moins, croyez-moi, il aura bien battu pour vous ! *

MAURICETTE, très émue, essayant de se retirer de ses bras.

Laissez-moi, laissez-moi, dites...

ROGER.

Restez encore un peu, c'est le chagrin qui nous a ainsi réunis, vous le savez bien, qui vous a poussée dans mes bras, pour que je vous console. Vous n'y courez pas de danger, allez!... Je ne m'aveugle pas. Et je sais bien que, plus que les hommes, c'est la vie qui nous sépare, la vie qui a mis entre nous la pire barrière, l'effroyable amas des années... Hélas! j'ai beau vous tenir près de moi, que nous sommes loin, que nous sommes loin! Oui, je le sais, que ni mes efforts ni ma tendresse ne peuvent rien contre cela et qu'une enfant de votre âge ne peut aimer un homme du mien, un homme fini... (Dans un soupir.) Un vieux!

MAURICETTE, avec un cri de protestation qu'elle ne peut contenir.

Non, ce n'est pas vrai! Vous n'êtes pas vieux!

ROGER, d'une voix tremblante.

Mauricette! Que voulez-vous dire?... (Dans un cri.) Mauricette!

MAURICETTE, détournant la tête.

Non! (Un temps. Elle tourne lentement la tête vers lui comme malgré elle. Ils se regardent; puis, doucement:) Eh bien, oui... voilà pourquoi il faut que je parte... Mon Dieu, j'avais juré de ne pas vous le dire. Ce n'est ma faute. Je ne peux pas!

ROGER, éperdu.

Mauricette! Mauricette!

MAURICETTE.

Ah! moi non plus, je ne pouvais pas m'éloigner

ainsi en silence et garder toute ma vie ensuite ce secret dans le cœur. (Un temps.) Jusqu'à aujourd'hui, je ne me doutais pas... Quelquefois la pensée m'effleurait. Mais je me détournais. Et pourtant ce n'est pas ma faute! (Avec admiration.) Vous êtes un homme si extraordinaire. Je n'en avais jamais vu, je ne croyais pas qu'il en existât de pareils. Vous parlez, vous regardez, vous charmez... (S'interrompant brusquement, avec un cri d'effroi.) Oh! qu'avez-vous?

ROGER, la calmant d'un geste.

Ce n'est rien, c'est le bonheur. Il faut le laisser entrer en moi, doucement, doucement, que je n'en meure pas! C'est le plus grand que j'aie jamais eu. Je n'ose pas y croire! Il me fait presque peur.... (Avec une nouvelle ardeur inquiète.) Mais êtes-vous sûre, bien sûre? Comment est-il, votre amour?

MAURICETTE, avec simplicité.

C'est l'amour!

ROGER.

Mon Dieu!... Parlez-moi... parlez-moi encore...

MAURICETTE.

Je vous ai aimé. Voilà. C'était la première fois!

ROGER.

Et moi, je vous adore... Je vous aime comme je n'ai jamais aimé!

Un long temps.

MAURICETTE, avec un soupir.

Voilà. On s'est tout dit. Et, maintenant, on se quitte.

ROGER.

Vous voulez encore partir ! Est-ce que c'est possible ! Est-ce que c'est possible, à présent?

MAURICETTE.

Ah ! si je n'avais pas été décidée, croyez-vous que j'aurais parlé !

Andrée entre. En voyant son mari et Mauricette encore l'un près de l'autre, et très émus, elle s'arrête sur le seuil et les regarde longuement.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, ANDRÉE, puis CHARLES.

ROGER, qui a fait sur lui un grand effort visible pour retrouver son calme.

Entre, Andrée, entre. J'ai à te parler... Mais, d'abord, avant tout, je te demande de faire un peu de calme en toi, d'entendre ce que j'ai à te dire, sans colère injuste, avec toute ton intelligence et toute ta bonté.

ANDRÉE, d'une voix sans accent.

Parle.

ROGER.

Andrée, tu t'es trompée. Je ne mets pas en doute ta bonne foi. Mais tu t'es trompée absolument... Mauricette est si peu disposée à épouser Charles, ce mariage lui inspire au contraire tant d'horreur que, pour l'éviter, elle se sauvait.

ANDRÉE, se tournant vers Mauricette.

C'est vrai, Mauricette?

MAURICETTE, troublée et craintive.

M. Dautran n'aurait pas dû le dire, mais c'est vrai, oui, madame. Voyez-vous, tout à l'heure, quand vous êtes venue dans ma chambre, j'avais un peu perdu la tête... Je ne savais plus très bien ce que je voulais, ce que je faisais, ce que je disais... Et comme cela, sans trop réfléchir, en pleurant, toute faible, je me suis laissée aller, j'ai dit oui. Seulement, après, voyez-vous, j'ai senti une si grosse révolte de mon cœur que j'ai compris que c'était impossible ! Je vous demande pardon ! Ce n'est pas ma faute si je refuse !... (D'une voix étranglée.) Je ne peux pas ! Je ne peux pas !

ANDRÉE, froidement.

Vous n'avez pas à me demander pardon, Mauricette. Vous êtes parfaitement libre de vous-même. Et personne, je crois, n'a songé à vous faire violence.

MAURICETTE, vivement.

Oh ! c'est ce que je dis. Je l'ai dit tout de suite.

ANDRÉE.

Aussi, j'avoue que je ne comprends pas très bien pourquoi ce départ furtif et précipité, quand il était si simple de vous expliquer, tranquillement et loyalement.

MAURICETTE.

Je m'en rends compte à présent, j'ai été sotte et pas brave... Maintenant, je me sens forte de nouveau. Je vais attendre M. Aubert, si vous le permettez. Je le remercierai de ce qu'il a voulu faire pour moi, je lui demanderai pardon de la déception que je lui cause. Et puis... je m'en irai.

Andrée fait un geste vague. Un silence.

ROGER, *d'une voix très émue.*

Mais nous ne vous laisserons pas partir ainsi sans savoir...

MAURICETTE, *vivement et courageusement.*

Oh! il n'y a pas à s'inquiéter de moi. A Paris, je ne manque pas d'amis pour me recevoir.

ROGER.

Andrée?... Tu entends?... Et tu ne dis rien?... Andrée!...

ANDRÉE, *brusquement, avec éclat.*

Eh bien, non, non!... Je ne jouerai pas le rôle que vous m'avez préparé dans cette comédie! Je ne serai pas votre dupe, je ne la serai pas!... Je ne crois pas au hasard qui fait rencontrer, quand on se sauve, juste la seule personne qu'on doive éviter...

MAURICETTE.

Madame!

ROGER.

Andrée!

ANDRÉE.

Que vous disiez-vous donc là, de si près et si émus tous deux, quand je suis entrée!... (*Saisissant par le bras Mauricette qui baisse la tête.*) Ah! ne détournez pas la tête, osez donc me dire que vous n'avez rien laissé voir de vos sentiments, que vous l'avez tenue, cette parole que vous m'avez donnée de vous-même dans les larmes, cette parole à laquelle j'ai eu la naïveté et la folie de croire! (*Mauricette fait un geste de désespoir et d'aveu.*) Et je vous serrais dans mes bras! Et j'avais foi en vous! Et déjà vous pensiez à me trahir!...

ROGER, *brusquement.*

Tais-toi! Tu n'as pas le droit d'accabler cette en-

fant. J'atteste, moi, sa sincérité profonde et qu'elle a tout fait pour le tenir, ce serment imposé, arraché par toi. Prends-t-en plutôt à Charles et à toi, à vous deux qui, par vos violences maladroites et inutiles, nous avez poussés inévitablement à cette crise, à cet aveu qui nous a réuni malgré nous !

ANDRÉE, frappée.

Ainsi, tu avoues à présent, tu avoues !... Tu avoues que tu l'aimes ! Ah ! comme tu t'es joué de moi, comme tu m'as menti !

ROGER.

Moi ! je t'ai menti ! Quand t'ai-je menti ?

ANDRÉE, avec douleur et colère.

Ah ! hypocrite ! Tu sais bien que les pires mensonges, ceux qui vous blessent, vous humilient et vous révoltent le plus, ce ne sont pas ceux des mots, mais du silence qui vous berce, de l'attitude qui vous trompe, du geste qui vous rassure (Plus haut et pour lui seul.) du baiser, enfin, qui vous grise et endort vos défiances. Et ceux-là, tu me les as tous faits, tous ! Tu m'as permis de te croire à moi, de tout ton être et c'est à elle que tu étais ! Ah ! menteur ! menteur ! menteur !

ROGER, violemment, avec sincérité.

Mais non, mille fois non, je ne t'ai pas menti ! Je ne t'ai menti à aucun moment, entends-tu, à aucun ! Je vivais dans la joie et dans la bonté. Je te rendais heureuse parce que j'étais heureux ! C'est toi qui la première m'as forcé à voir un sentiment que j'ignorais en moi. Et tu n'as pas le droit de me le reprocher à cette heure, car c'est toi qui l'as fait naître.

ANDRÉE.

Moi!

ROGER, avec force.

Toi, oui, toi!... Qui donc a fait entrer Mauricette ici? Qui, par une imprudence folle, a voulu la mettre entre nous?... Qui, enfin, nous a exposés consciemment ou inconsciemment, par sa volonté ou par sa faiblesse, à ce qui arrive?

ANDRÉE, avec désespoir.

Eh bien, soit, je ne me défends pas. Oui, c'est peut-être moi qui ai préparé, mérité mon malheur *. (A Mauricette). Quelles pensées, quel espoir j'avais dans la tête le jour où je vous ai tendu les bras, Mauricette, je jure que je ne le sais plus. La vie va si vite, si vite!... On dirait qu'elle s'empare quelquefois de vos intentions les plus furtives, les plus vagues, et qu'à peine conçues elle vous les arrache pour les réaliser sans vous, malgré vous, contre vous* Mais, quoi que j'aie fait, il a raison, je n'ai pas assez pensé à vous, ma pauvre petite, pas assez craint pour vous. Vous voyez, je ne vous accuse plus, c'est moi qui m'accuse et qui vous demande pardon...

Elle lui prend les mains.

MAURICETTE, se défendant.

Oh! madame!

ANDRÉE.

Oui, je vous demande pardon humblement, pardon du danger et de la douleur à laquelle je vous ai exposée, par égoïsme, par désir éperdu d'être heureuse... Mais, voyez-vous, Mauricette, c'est que je l'avais été si peu *. Vous, Mauricette, vous êtes jeune, tout un avenir est là pour vous consoler... tandis que moi, je n'ai rien que ce long, grand, fidèle

amour, qui a été celui de toute ma vie, qui m'a donné mes seules joies et mes seules douleurs. C'est lui qui m'a faite comme me voilà, faible, lâche, vacillante, aveugle parfois, prête aux compromissions, indifférente à tout ce qui n'est pas lui.... (Montrant Roger.) Pour l'avoir, pour l'avoir beaucoup et pour l'avoir un peu, pour le garder près de moi, même indifférent, même ennemi, j'ai tout fait, je me suis prêtée à tout, j'ai tout souffert... Et, tout à l'heure encore, je le croyais plus à moi que jamais il n'avait été ! (Fiévreusement.) * Alors, dites, dites, vous comprenez que s'il m'arrivait quelque chose de plus affreux que tout ce que j'ai prévu, je ne le supporterai pas et que, de le perdre, ce serait ma mort, dites, dites !...

MAURICETTE, avec chaleur.

Oh ! madame, ne craignez rien. Je sais ce que je vous dois...

ANDRÉE, fiévreusement, d'une voix saccadée, sans savoir ce qu'elle dit.

Oui, oui !

MAURICETTE.

Tout à l'heure, je serai partie. Et personne ici n'entendra plus jamais parler de moi, je vous le jure.

ROGER.

Il est trop tard.

MAURICETTE, à Andrée.

Je m'en irai loin, loin !...

ROGER, hors de lui.

Je vous suivrai !

CHARLES, qui est entré depuis un instant, intervenant brusquement.

Vous êtes fou !

MAURICETTE, apercevant Charles.

Ah! (Elle se jette vers lui et précipitamment.) Monsieur, monsieur... Tout à l'heure vous m'avez demandé d'être votre femme...

CHARLES.

Oui.

ROGER, avec angoisse.

Mauricette, songez à ce que vous faites. Et toi, Charles, écoute...

MAURICETTE, avec force.

J'accepte! Emmenez-moi, emmenez-moi!

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Six mois plus tard, par un jour gris de décembre. Un salon chez Charles Aubert, d'une élégance sérieuse, encore incomplètement meublé, donnant sur l'antichambre par la porte du fond, à gauche, sur le cabinet du docteur et par une porte au premier plan sur la chambre de Mauricette.

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLES, ANTOINETTE, AUBERT.

Au lever du rideau, Charles est assis ; près de lui une tasse de café déjà bu. Il fume la pipe ; veston d'intérieur. Sa sœur, Antoinette Aubert, est auprès de lui, familièrement installée, mais son chapeau sur la tête. C'est une femme déjà mûre, simplement vêtue, et de bonne expression.

ANTOINETTE, compulsant un petit agenda de poche, sur lequel elle vient d'écrire.

« Passer chez Beaudoin, le tapissier, pour les deux fauteuils, chez le serrurier pour la porte d'entrée... » Hein !... je crois que c'est tout ? (A Charles, distrait, qui, la pipe à la main, regarde la fumée monter d'un air préoccupé, sans répondre.) Dis, Charles, c'est bien tout ce que nous avons noté pour aujourd'hui ?

CHARLES, tressaillant.

Oui, oui, c'est tout. (La regardant avec un sourire.) Je te remercie, ma bonne Antoinette, de m'aider ainsi, et je te demande bien pardon de t'accabler de toutes ces corvées d'installation. Tu es une sœur incomparable.

ANTOINETTE, gaiement.

Heureusement que je t'en ai donné d'autres preuves! Sans cela... Mais comprends donc que c'est plutôt amusant pour une vieille fille comme moi d'installer un jeune ménage. Je me fais des illusions à certains moments. Il me semble que c'est pour moi que je travaille.

CHARLES.

Tant mieux. C'est égal, j'aurais préféré que la maîtresse de la maison s'occupât elle-même de tous ces détails, arrangeât à son goût notre intérieur... Il me semble que ça aurait pu être si gentil... Enfin... (Un soupir.) Mais, tu comprends, elle n'y est pas attachée à cet intérieur. Ça ne l'amuserait pas. Alors, je t'ai demandé... Voilà.

Un temps un peu pénible.

ANTOINETTE.

Où est-elle, Mauricette?

CHARLES.

Là, dans sa chambre. Elle était fatiguée après le déjeuner. Elle est allée s'étendre sur sa chaise-longue... Elle doit être avec Françoise... tu sais, sa vieille bonne d'autrefois que nous avons retrouvée et reprise. Elles bavardent ensemble. Elle lui parle de son passé, de son enfance... d'autre chose peut-être... est-ce que je sais?... (Bouffée de pipe.) En tout cas, sûrement, elle lui en dit plus long qu'à moi.

Silence. Il regarde monter la fumée de sa pipe.

ANTOINETTE.

Charles... Charles, ne te laisse pas aller!

CHARLES, se secouant.

Me laisser aller, moi, ma vieille, mais je n'y pense pas... J'ai plus de ressort que ça... ah! là! là!... heureusement! Quand j'entreprends quelque chose, je persiste jusqu'au bout... Et ça finit toujours par aller.

ANTOINETTE.

Mais oui, ça finira par aller très bie .

CHARLES, sans conviction.

Evidemment... Il est certain qu'au commencement j'avais plus de courage, plus de... plus d'enthousiasme! Je croyais que les choses s'arrangeraient mieux, plus vite... Ça ne va pas très vite... D'abord, après l'avoir ramenée de là-bas, je voyais tout en rose. Je comptais sur la force de mon amour, sur ma patience aussi, . pour me la gagner... Après, je me suis dit: quand un peu de temps aura passé, quand elle aura oublié ce qui n'était peut-être qu'un amour d'enfant, quand elle sera vraiment à moi, quand nous serons mariés... Eh bien, voilà, à présent nous sommes mariés... nous sommes mariés depuis trois mois... Et ça n'a pas beaucoup changé.

ANTOINETTE.

Mais si, Charles, mais si...

CHARLES, secouant la tête.

Non, ça n'a pas beaucoup changé... Et, à présent, je me demande quand ça changera... Il y a des jours, vois-tu, où je me dis que j'ai peut-être eu trop de confiance en moi et que j'ai eu tort de l'épouser.... J'aurais dû attendre... attendre plus longtemps...

ANTOINETTE.

Quand tu lui as parlé de fixer une date, elle a accepté tout de suite la première que tu proposais!

CHARLES, *pensif.*

Oui, c'est vrai... Elle a accepté sans hésiter. Elle a accepté cela comme on accepte n'importe quoi, quand on n'attache plus beaucoup de prix à rien. Mais moi, je n'aurais peut-être pas dû le recevoir, ce cadeau qu'elle me faisait d'elle-même avec indifférence. Je n'aurais peut-être pas dû le recevoir de son découragement et de sa lassitude... Dieu sait qu'en l'arrachant à ce danger qui la menaçait là-bas, en restant sourd aux objurgations et aux menaces de l'autre, en l'emmenant presque de force, je crois avoir agi pour son bien... Mais ensuite, ensuite, en lui demandant de me confirmer cet engagement pris dans l'affolement d'une heure de crise... en faisant d'elle ma femme malgré tout ce que je sentais en elle, ai-je vraiment agi plus pour son bonheur que pour le mien?... Ça, je me le demande! Et quelquefois, vois-tu, cela me... cela me tourmente... Qu'est-ce que tu en penses?

ANTOINETTE, *haussant les épaules.*

Je penses que tu es fou!

CHARLES.

Ah! En tout cas, maintenant c'est fait, c'est fait! Ce qui arrivera, on le verra bien!... Et puis, quand même, après tout, ma vie n'est pas là tout entière. J'ai mes travaux, ma carrière. J'ai... j'ai ton affection. Et un jour viendra peut-être tout de même où sinon l'amour, du moins un peu d'intimité et de douceur, entrera ici. Je m'en contenterai parfaitement!

(Un silence. Il a dit tout cela tête baissée ; d'un autre ton.) Je te dis tout cela, tu sais, ce n'est pas vrai.

ANTOINETTE.

Je sais bien.

CHARLES.

Non, la vérité, c'est que j'ai mis à présent tout mon bonheur dans cette petite fille et que rien n'existe plus pour moi, en dehors d'elle. C'est absurde, c'est fou, mais c'est comme cela. (Un temps. D'une voix basse.) Je suis très malheureux ! (Antoinette lui prend la main doucement.) Et ce qui m'enrage, vois-tu, c'est que là où j'ai échoué, un autre, peut être, aurait réussi. Ça ne suffit pas, décidément, d'aimer bien, d'être sincère et pas méchant. Il faut autre chose pour séduire, pour conquérir, pour entraîner... une force, un pouvoir, un magnétisme, quelque chose d'extraordinaire enfin que je n'ai pas, moi... On m'a déjà dit ça. Je ne le croyais pas... Je le crois à present.

ANTOINETTE, indignée.

Par exemple ! Qui t'a dit cela?

CHARLES, laconiquement, d'une voix sourde.

Quelqu'un !

ANTOINETTE, avec véhémence.

Eh bien, moi, je te dis qu'il t'a menti, celui-là, que personne n'est plus fait que toi, pour être aimé !

CHARLES, souriant.

Ma pauvre Antoinette, tu ne me vois pas !

ANTOINETTE, avec vivacité.

Mais si, très bien, je te jure et ce n'est pas parce que je suis ta sœur... Je connais des femmes, tu n'aurais eu qu'un geste à faire, et elles auraient été folles de toi !... (Charles se met à rire.) Parfaitement !... Et

quant à ta femme, elle t'aimera, c'est forcé, c'est fatal. Ça viendra, moi je te le promets, si ce n'est venu déjà.

CHARLES.

Tu veux rire...

ANTOINETTE.

Vraiment. Alors, qu'est-ce que tu me racontais, il y a trois jours. Tu n'étais pas désespéré alors, mon bonhomme. Tu étais presque rayonnant, au contraire. Tu as oublié cela?

CHARLES, un peu remonté.

Oh! parbleu, je ne dis pas que je lui suis plus antipathique qu'un autre et que si je l'avais épousée dans d'autres circonstances, à un autre moment... Il y a des jours même où il me semble que je ne lui déplais pas. Au contraire... Seulement...

ANTOINETTE.

Seulement?...

CHARLES.

Seulement le lendemain, on dirait qu'elle s'écarte de moi davantage, qu'elle se fait plus étrangère encore ..

ANTOINETTE.

Eh bien, c'est bon ça!

CHARLES.

Tu crois que c'est bon?

ANTOINETTE.

Naturellement, c'est bon... Ça prouve qu'il y a une lutte entre le passé et le présent, qu'elle est encore indécise, hésitante, mais qu'elle se sent attirée vers toi.. Ensuite elle se le reproche et elle t'en veut!

CHARLES.

Ce n'est pas trop bête ce que tu racontes là. Je me suis déjà dit cela quelquefois.

ANTOINETTE.

Seulement, tu la cajoles trop; tu te mets trop à ses pieds! Si tu te montrais plus ferme avec elle, si tu l'empêchais de tant rêvasser, si tu la secouais un peu... oh! doucement... elle ne t'en voudrait pas et, crois-moi, tes affaires n'iraient pas plus mal..

CHARLES.

C'est possible. (Riant.) Mais qu'est-ce que tu connais à tout cela, toi, vieille fille?

ANTOINETTE.

Eh! monsieur, les vieilles filles ne sont pas moins femmes que les autres. Elles ne pensent pas à ce qui a été... Mais elles pensent à ce qui aurait pu être.

CHARLES, souriant.

Et tu y penses, toi, quelquefois?

ANTOINETTE, après un silence.

J'y ai pensé!

CHARLES, brusquement.

Ma foi, ça ne tient peut-être pas debout tout cela. Mais, n'importe! ça m'a fait plaisir et ça m'a donné du courage. (Il regarde sa sœur un peu ému.) Tu es une bonne fille, Antoinette!

Il la prend par les épaules et l'embrasse.

ANTOINETTE.

Tu verras que j'ai raison et que tout finira par aller très bien. Le temps arrange tout, va! (Elle se lève.) Et toujours pas de nouvelles... des autres?

CHARLES.

Non, je ne sais même pas où ils sont...

Mauricette entre par la porte du premier plan.

SCÈNE II

LES MÊMES, MAURICETTE.

MAURICETTE, *entrant.*

Comment, vous étiez là, Antoinette?

ANTOINETTE.

Mais oui, ma petite, depuis un bon moment. Et même à présent je m'en vais.

MAURICETTE.

Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenue?

ANTOINETTE, *montrant Charles.*

C'est lui qui n'a pas voulu qu'on vous dérange.

CHARLES, *souriant.*

Je vous croyais en grand conseil avec votre premier ministre!

MAURICETTE

Pas du tout. J'étais seule. Je ne faisais rien. (*A Antoinette.*) Restez encore un peu.

ANTOINETTE.

Impossible! Avant de rentrer, il faut que je passe chez le tapissier, chez le serrurier... Et, comme c'est pour vous, je ne vous engage pas à me retenir.

MAURICETTE.

Mais j'aurais très bien pu faire ces courses, moi-même.

ANTOINETTE, montrant Charles.

Monsieur craint que ça ne vous fatigue. Il dit que vous êtes un peu souffrante...

MAURICETTE.

Mais pas du tout, je suis très bien... Il me gâte beaucoup trop, voilà la vérité.

ANTOINETTE, riant.

C'est mon avis... Je vous dirai même que je me suis permis de lui conseiller de vous secouer un peu. Vous ne m'en voulez pas ?

MAURICETTE, souriant.

Vous avez très bien fait.

ANTOINETTE.

Là-dessus, au revoir, Mauricette ! (A demi-voix en l'embrassant.) Restez un peu avec lui ; hein ! Tenez-lui compagnie !

MAURICETTE.

Mais, je ne demande pas mieux !

ANTOINETTE, à son frère qui s'est levé.

Tu n'as pas besoin de me reconduire. Je connais le chemin. Bonjour, mes enfants !...

Elle sort. Mauricette va s'asseoir dans un fauteuil près de la cheminée.

SCÈNE III

MAURICETTE, CHARLES.

CHARLES, *tendrement.*

Ma petite Mauricette va me faire le plaisir de rester avec moi ?

MAURICETTE, *s'installant dans le fauteuil.*

Mais oui, vous voyez. Je m'installe... A moins que je ne vous gêne...

CHARLES.

Me gêner !... Vous savez bien que je voudrais vous avoir comme ça près de moi, toujours.

MAURICETTE, *souriant.*

A tous les moments ?

CHARLES.

A tous les moments !

MAURICETTE.

Ça finirait par bien vous ennuyer.

CHARLES.

Jamais !... Par exemple !... Mais c'est pour cela qu'on se marie. C'est pour avoir ainsi tout le temps une petite femme qu'on sent près de soi, même quand on ne la voit pas, qu'on trouve là quand on lève la tête et qu'on la regarde pour se reposer, qui vous sourit...

MAURICETTE.

Ou qui vous fait des misères.

CHARLES, la regardant tendrement.

Quand on l'aime, ce ne sont jamais de bien grosses misères.

MAURICETTE.

Si, si... Ainsi, moi, je crois que je vous fais endêver bien souvent, mon pauvre Charles.

CHARLES, souriant.

Quelle idée !

MAURICETTE.

Si vous croyez que je ne vous vois pas quand vous froncez votre front... comme ça... que vous faites votre vilaine bouche, ou que vous vous détournez et que vous vous en allez vers la fenêtre, les mains dans vos poches, pour respirer à l'aise... Et cela me fait beaucoup de peine, vous savez, la peine que je vous fais...

CHARLES.

Mais vous ne me faites pas de peine. C'est moi qui m'en fais tout seul parce que je vous vois triste, et que je voudrais vous voir gaie, gaie... gaie comme autrefois... Mais, même cette peine-là, c'est encore vous, vous toute seule au monde, qui pouvez me la donner. Et c'est un peu pour cela que je me suis mis à l'aimer.

MAURICETTE, touchée.

C'est gentil ce que vous me dites là. (Lui montrant un pouf près d'elle.) Venez là, asseyez-vous près de moi, Charles... Charlie !...

CHARLES, s'asseyant près d'elle. Gravement.

Non, pas Charlie... Ils n'en ont pas comme moi en Angleterre !

MAURICETTE.

Je voudrais vous dire... je voudrais vous dire...

Elle s'arrête.

CHARLES.

Quoi?... Dites!...

MAURICETTE, s'enhardissant.

Eh bien, je voudrais vous dire qu'il ne faut pas vous tromper sur mon compte et croire que je suis si indifférente que j'en ai l'air parfois, à tout ce que vous faites de bon, de gentil, de délicat pour votre petite Mauricette... Comment réussissez-vous, Charles, à vous montrer si doux et si patient?. .

CHARLES.

Mais il me semble que ça n'a rien d'extraordinaire... (Lui caressant doucement les cheveux.) Et puis, c'est peut-être aussi que j'ai l'habitude de soigner les petites convalescentes et les petites malades...

MAURICETTE.

Je voudrais vous dire aussi que je vous demande pardon de ne pas vous donner tout le bonheur que vous méritez.

CHARLES, vivement.

Mais, en voilà une idée!... Je ne suis pas si malheureux que ça, d'abord ; et même quand vous êtes avec moi, comme en ce moment, je ne suis pas malheureux du tout. Je suis très heureux. Il ne m'en faut pas tant. Je n'ai pas été gâté... Quoi! Nous sommes mariés. Nous vivons l'un près de l'autre. Je vous vois beaucoup. C'est moi, n'est-ce pas, qui suis à présent votre meilleur ami?..

MAURICETTE.

Ça, oui!

CHARLES.

Eh bien, c'est énorme, ça, c'est énorme! (Léger temps.) Evidemment, si je disais que je n'ai jamais fait d'autres rêves, je mentirais... Mais les rêves, les rêves... Et puis, qui sait, ça finira peut-être par se réaliser un jour. . Hein ?... (Après un petit temps, d'une voix mal assurée.) Oui, oui... Enfin, pour le moment, je sais que je n'ai rien d'autre à vous demander que de penser à moi avec un peu d'amitié... que votre bonne volonté... et aussi, parce que vous me l'avez promise de vous-même, une sincérité de tous les instants... sur tous vos sentiments... et une confiance, une confiance absolue. Oui, je n'ai que ça à vous demander...

MAURICETTE, avec un sourire timide et un peu de coquetterie inconsciente.

Que ça ?

CHARLES, se rapprochant et s'animant.

Que ça, d'abord ! Mais après, après... Ah ! ma petite, ma petite... ma chère petite... si vous saviez... si vous... Mais ce n'est pas l'heure encore, n'est-ce pas ? Dites ? (Il l'attire à lui d'un mouvement brusque et tendre.) Dis ?

MAURICETTE, faiblement.

Charles .. je vous en prie...

CHARLES, sans la lâcher avec ardeur.

Pourquoi m'as-tu appelé ? Car tu m'as appelé vers toi, bien faiblement, mais tu m'as appelé. Je l'ai entendu dans ta voix. Je l'ai vu dans ton regard qui me fuit à présent. Mauricette !... (Il l'attire à lui pour l'embrasser. Mais elle laisse tomber sa tête sur son épaule et s'y cache en pleurant. Soudain refroidi.) Oui, je comprends.. C'est toujours la même chose, hein ?... (Un

silence.) Vous y pensez toujours ?.. (Autre silence.) C'est bon !...

Il desserre son étreinte, la laisse aller doucement dans son fauteuil et se lève le visage assombri. Un silence gêné.

MAURICETTE, tristement, timidement.

Pardon, Charles... je vous ai encore fait du mal...

CHARLES, machinalement.

Ce n'est rien. (Il va vers la fenêtre. Tournant le dos et d'une voix étranglée.) Ce n'est rien !

Entre Françoise.

SCÈNE IV

Les Mêmes, FRANÇOISE.

CHARLES, toujours à la fenêtre, le dos tourné.

Qu'est-ce qu'il y a, Françoise ?

FRANÇOISE.

Je venais pour enlever le café. Je croyais qu'il n'y avait personne, mais je...

CHARLES.

Eh bien, enlevez...

FRANÇOISE.

Et puis, il y a là un ouvrier tapissier qui vient pour poser les planches de la bibliothèque du cabinet de travail... Je l'ai fait entrer... Il va s'y mettre...

CHARLES.

Mais il faut que je lui explique d'abord. J'y vais...

Il sort par la porte donnant sur le cabinet de travail.

SCÈNE V

MAURICETTE, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Qu'est-ce qu'il a, M. le docteur? Il n'a pas l'air bien content... (Regardant Mauricette qui se tamponne les yeux avec son mouchoir.) Et toi, tu as pleuré?

MAURICETTE.

Mais non! mais non!

FRANÇOISE, s'approchant de Mauricette.

Qu'est-ce qu'il y a, fillette?... Tu ne veux pas que la vieille Françoise te console?

MAURICETTE.

Tu ne saurais pas. Tu ne me comprendrais pas... je ne me comprends pas moi-même. Alors...

FRANÇOISE.

Tout de même, à la fin des fins, ce n'est pas une existence... Ah! la! la! quand on pense que c'est les premiers mois de ton mariage... Qu'est-ce qu'il dirait, s'il voyait ça, le pauvre monsieur!...

MAURICETTE, tristement.

Ah! oui, pauvre papa... Sa chérie, comme il disait...

FRANÇOISE.

Il est pourtant bien bon, ton mari!

MAURICETTE, songeuse.

Il est très bon, mais voilà...

FRANÇOISE.

Mais voilà, tu ne l'aimes pas!

MAURICETTE.

Je ne dis pas cela!

FRANÇOISE.

Comment, tu ne dis pas cela?

MAURICETTE.

Non, je ne dis pas cela!... Je ne sais pas ce que j'éprouve... je ne peux pas dire... C'est comme si tout était en méli-mélo dans le fond de moi et que je ne m'y retrouvais pas... comme si je n'y voyais pas clair et que je prenais tout le temps une chose pour une autre... C'est agaçant, c'est douloureux!... Quelquefois, il me semble que je voudrais bien l'aimer et qu'il me tienne dans ses bras; et quand il me tient, j'ai tout d'un coup envie de le battre et je le déteste... alors, je pleure.

FRANÇOISE.

Eh bien, lui, il ne doit pas rire!

MAURICETTE.

C'est sa faute aussi. Il aurait dû me laisser aller toute seule, ne pas s'occuper de moi. J'aurais été moins à l'aise; mais, tout de même, il me semble que j'aurais été plus heureuse. J'aurais vécu juste ce qu'il faut... je me serais ramassée en moi-même comme une petite vieille qui a froid et j'aurais pensé, pensé, pensé tout le temps à la même chose!...

FRANÇOISE.

En voilà une joie!

MAURICETTE, gravement, un peu puérile.

Et puis, je serais morte, très vite!

FRANÇOISE, haussant les épaules.

Si ça ne fait pas pitié de t'entendre parler comme cela... Mais tu n'as pas seulement commencé de vivre, entends-tu ! Mais tu es une gosse !

MAURICETTE, secouant la tête.

Non, plus maintenant.

FRANÇOISE.

Et ça ne compte pas ton histoire. C'est une histoire d'enfant !

MAURICETTE, avec colère.

Tu es une vieille imbécile, Françoise.

FRANÇOISE.

Bon, ça n'empêche pas que c'est vrai !

Elle arrange les tasses sur le plateau.

MAURICETTE, songeuse.

Tu n'as jamais aimé, toi, Françoise ?

FRANÇOISE.

Mon Dieu, non. Et je m'en suis très bien passée. Veux-tu que je dise, je me figure que ça ne doit pas être si épatant !...

MAURICETTE, avec extase.

Oh ! si, vois-tu... C'est... c'est... (Un temps.) Si tu l'avais vu.

FRANÇOISE, brusquement, malgré elle.

Eh bien, quoi !... Il n'a rien d'extraordinaire !...

MAURICETTE, se dressant saisie.

Comment ! tu l'as donc vu ?

FRANÇOISE, après une hésitation.

Oui, là...

MAURICETTE.

Quand ?

FRANÇOISE.

Tantôt... Ma foi, je ne sais pas si je fais bien ou mal de te dire ça! Mais voilà toute la matinée que ça me tourmente et ça me préoccupait tant que j'en ai manqué le déjeuner... Alors, voilà, tant pis, je te dis tout... C'est ce matin, sur les dix heures, comme je sortais d'ici, à trois maisons de là, un monsieur qui sort d'un fiacre qui attendait : « C'est vous, Françoise, qu'il me dit, je vous connais bien. Votre maîtresse m'a parlé de vous. Je sais que vous lui êtes bien dévouée. Voilà une lettre. Vous devez la lui remettre, à elle seule et pas à personne d'autre ! » Et puis, sans attendre même une réponse, il saute dans la voiture... et fouette cocher !... Il me laisse là, ahurie sur le trottoir, avec sa lettre dans la main... (Elle tire une lettre de son tablier.) La voilà !... elle a déjà failli trois fois aller dans mon fourneau, parce que je ne trouvais pas honnête de la faire cette commission. Mais, tout de même, je n'ai pas osé, ne sachant pas ce qu'elle contenait .. Eh bien, ne reste pas là plantée comme une bête, toute pâle... Est-ce qu'il valait mieux ne rien te dire ?

MAURICETTE, d'une voix tremblante.

Non, non... Alors... tu .. tu es sûre que c'était lui...

FRANÇOISE.

Dame, oui, je l'ai pensé.

MAURICETTE, de même.

Et quelle... quelle figure avait-il ?

FRANÇOISE.

Une figure comme tout le monde, tiens !

MAURICETTE.

Je veux dire... est-ce qu'il avait l'air abattu, malade?...

FRANÇOISE.

Pas plus que ça! Bien sûr, ça se voit tout de suite qu'il n'est plus jeune!

MAURICETTE, *triste.*

Ça ne se voyait pas!

Un silence.

FRANÇOISE.

Et la lettre?... Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse!

MAURICETTE, *après une hésitation.*

La lettre, donne-la moi.

FRANÇOISE.

Mauricette, à ta place, je ne la lirais pas.

MAURICETTE.

Je ne veux pas la lire .. la regarder seulement... donne. (*Elle prend la lettre.*) Va-t'en à présent, Françoise, laisse-moi!

FRANÇOISE.

Ton mari!

Entre Charles. Mauricette froisse la lettre et la cache dans sa main fermée.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CHARLES, *il est en jaquette.*

CHARLES.

Là! c'est arrangé!... Qu'est-ce que vous comptez faire aujourd'hui, Mauricette?

MAURICETTE, troublée.

Mais... Mais je ne sais pas, moi... ce que vous voudrez...

CHARLES.

Ce n'est pas mon jour de consultation. Je n'ai pas de travail urgent. Je suis libre. Nous pourrions... (Remarquant Françoise qui est restée là, inquiète.) Enlevez donc tout cela, Françoise! (Françoise prend le plateau et sort. Tout en observant Mauricette.) Nous pourrions sortir, faire un tour... ou bien... (S'interrompant et la regardant dans les yeux.) Qu'est-ce que vous avez, Mauricette?

MAURICETTE.

Moi... rien... Que voulez-vous dire? Je n'ai rien...

CHARLES.

Ne dites pas que vous n'avez rien... Dites-moi que je ne dois pas vous demander la cause de votre trouble... qu'il vous déplaît de me répondre... Pas autre chose!...

Un temps.

MAURICETTE.

Je vous assure...

CHARLES.

Bon. Laissons cela... Vous êtes libre. Je ne me sens ni le désir, ni la volonté de pénétrer de force vos secrets. Parlons d'autre chose... (Coup de sonnette au dehors.) Alors, décidément, voulez-vous que nous profitions de ce beau temps pour... (A un domestique en tablier qui entre et qui porte une carte sur un plateau.) Qu'est-ce que c'est? (Le domestique avance et tend silencieusement la carte.) Vous avez dit que je ne recevais pas, que ce n'était pas mon jour de consultation?

LE DOMESTIQUE.

Cette dame a répondu que ça ne faisait rien, qu'elle ne venait pas pour une consultation... Et elle a insisté pour voir monsieur...

CHARLES, lisant la carte avec une surprise qu'il a peine à dissimuler.

Ah !... Ah ! ah !... (Il réfléchit une seconde.) Eh bien... Hum !... faites entrer cette dame directement dans mon cabinet.

LE DOMESTIQUE.

Le tapissier y est encore, monsieur le docteur.

MAURICETTE.

Si vous voulez, Charles, comme je vais m'habiller... puisque nous sortons... je vais vous laisser...

CHARLES.

Soit !... Faites entrer ici alors... Un instant ! (Mauricette va vers sa chambre. Quand elle est sortie.) Maintenant !

Le domestique introduit Andrée.

SCÈNE VII

CHARLES, ANDRÉE.

CHARLES, avec effusion, lui prenant les mains.

Entrez, mais entrez donc !.. Comme je suis heureux... Après tant de mois !.. Comment allez-vous ?.. Depuis quand êtes-vous revenue ? (La regardant. Elle est très pâle, très émue.) Mais qu'est-ce que vous avez ?

ANDRÉE.

Je suis très émue, Charles... Jamais peut-être encore, je n'ai eu tant de raisons d'être troublée et anxieuse, de me demander si j'agis bien ou mal, qu'en ce moment. Il y a une minute devant votre porte j'ai eu presque une faiblesse et j'ai failli me sauver sans entrer...

CHARLES.

Qu'est-ce que ça veut dire? Il se passe de nouveau des choses... (Signes d'Andrée.) graves ?.. (Nouveau signe.) auxquelles je suis mêlé ? (Andrée hésite.) Oui, je le vois! Parlez, parlez vite!..

ANDRÉE.

D'abord... ici... dans votre ménage... rien de nouveau?

CHARLES.

Mes lettres ont dû vous renseigner... Je n'ai rien à y ajouter.

ANDRÉE.

La dernière remonte à plus de deux mois. Vous m'y disiez votre confiance et votre grand espoir... Depuis?..

CHARLES, un peu tristement.

J'ai toujours cet espoir...

ANDRÉE.

Entre votre femme et vous ?..

CHARLES.

Un peu plus d'intimité peut-être et d'amitié.. voilà tout...

ANDRÉE, avec une tendre sympathie.

Mon pauvre Charles...

CHARLES.

L'heure n'est pas aux lamentations. Vos paroles m'ont inquiété... J'ai hâte de savoir...

ANDRÉE.

C'est un grand mouvement de confiance instinctive qui m'a poussée vers vous. A un moment de notre vie, une alliance profonde, naturelle, nécessaire, s'était faite entre nous. De nouveau, il faut que nous nous réunissions aujourd'hui pour lutter contre des dangers à venir...

CHARLES.

Ah!

ANDRÉE.

Mais aujourd'hui, la situation n'est plus la même. Et avant de m'ouvrir à vous, il faut que je sois sûre que le mari de Mauricette n'a pas de mauvais sentiments contre... contre...

CHARLES, finissant pour elle.

Contre votre mari à vous... Je n'ai pas de haine contre lui...

ANDRÉE.

Ce n'est pas assez! Souvenez-vous, Charles, qu'il s'est montré très bon pour vous autrefois et qu'un malheur, justifié ou non, l'a lourdement accablé... Il faut me jurer que si le hasard vous remet tous deux en présence, vous aurez toujours, vous, tout le calme, toute la douceur... et même toute la bonté qu'on peut attendre de vous... Allons. . ce serment que je vous demande vous pouvez... vous devez le faire.

CHARLES, gravement, avec sincérité.

Je vous le promets! (Andrée pousse un grand soupir.)

Et maintenant au plus pressé. Parlez en toute confiance... A quoi dois-je m'attendre de sa part? Il va chercher à revoir Mauricette, hein?..

ANDRÉE, très bas.

Oui.

CHARLES, pressan

Quand?

ANDRÉE.

S'il n'a pas couru à votre suite, après votre départ, c'est que la maladie, vous le savez, l'avait terrassé. Dès qu'il a pu se tenir debout la même impulsion l'a dirigé. Mais vous l'aviez emmenée on ne savait où... Aujourd'hui, six mois ont passé. Rien hélas! n'est changé en lui. Concluez.

CHARLES.

C'est-à-dire qu'il a déjà entrepris quelque chose... qu'il doit être là (Geste vague.) pas loin, à rô ler, cherchant une occasion... (Avec une sorte de rage douloureuse.) Ah!

ANDRÉE, le rappelant au calme, doucement.

Charles!

CHARLES, se reprenant.

Voyons, voyons... Dites-moi tout ce que vous savez, tout ce que vous soupçonnez...

ANDRÉE

Ne me demandez rien de plus... Cet avertissement ce n'est pas déjà, sans de longs débats avec moi-même et de cruelles hésitations que je me suis décidée à vous le donner... Oh! comprenez, ce n'est pas ma conscience qui proteste, c'est mon cœur!.. Je suis sa femme, sa compagne, l'amie qu'il repousse... mais l'amie!

CHARLES.

Vous n'avez plus le droit de vous taire!

ANDRÉE.

Je n'ai pas celui de le trahir. Et cette pensée seule me fait horreur. D'ailleurs le voudrais-je, je ne saurais rien vous dire de plus. Depuis ce qui est arrivé, il s'est fait entre nous, une rupture sèche, sans paroles... Il vit près de moi mais silencieux, seul de pensée, seul de cœur. C'est comme si je n'existais pas, comprenez-vous comme si je n'existais pas! *Ah! c'est ce qui me fait le plus de mal. Cela semble la parodie de tous mes anciens rêves, vous savez, de l'avoir à moi, rien qu'à moi. Son regard d'ailleurs semble me le dire sans cesse : « Hé, bien tu m'as! tu m'as. » Et je l'ai en effet cette présence dont le désir m'a rendue toute ma vie, éperdue, maladroite et lâche. Je l'ai. Et il en a fait une torture qui me rend plus misérable que la plus misérable... Je ne sais rien de ce qu'il fait, rien de ce qu'il médite que par ce que surprend, mon inquiétude toujours en éveil. Ma tendresse en est réduite à l'espionner pour se rassurer ou pour le servir...* Ah! Charles, Dieu vous préserve de vivre ainsi en étranger près d'un être aimé.

CHARLES, secouant la tête.

Il ne m'a pas préservé. (Un silence. Ils se regardent.) Je comprends vos scrupules et je n'insiste pas. Merci. C'est à moi d'être sur mes gardes désormais. Déjà, je veillais sur Mauricette. Je veillerai davantage. Et s'il cherche à s'introduire ici à mon insu... (Tressaillement d'Andrée.) Il le cherche?.. Peut-être même a-t-il déjà tenté... Tout à l'heure quelque chose m'a surpris... un trouble de ma femme... Elle

m'a donné jusqu'à présent, des preuves, des preuves réelles incontestables de sa droiture, de sa loyauté et de la confiance qu'elle avait en moi. Pourtant...

Un silence.

ANDRÉE, s'approchant de lui.

Charles, on n'évite pas ce qui est inévitable. Tôt ou tard, quoi que vous fassiez, Roger reverra Mauricette. Notre salut à tous deux est peut-être dans notre hardiesse. Si au lieu d'empêcher cette entrevue, nous la facilitions...

CHARLES,

Quelle folie ! Ah ! vous êtes bien toujours la même, imprudente et chimérique. Vous n'avez pas changé.

ANDRÉE.

Vous vous trompez. J'ai changé. J'ai beaucoup appris, mais ce que j'ai appris surtout, c'est qu'il fallait subir la conséquence de ses actes. Longtemps, j'ai cru que le plus grand malheur, c'était de vivre loin de l'être qu'on aime. Je sais à présent qu'il en est un autre, pire, c'est de vivre près de lui, quand on le sent loin, et qu'il est ennemi...

CHARLES.

Que pouvez-vous espérer d'une rencontre entre eux deux !

ANDRÉE.

Une solution, quelle qu'elle soit, la meilleure peut-être pour nous tous, la plus nette en tous cas.

CHARLES.

Non, non, mille fois non !.. Oh ! je ne dis pas que je m'opposerai toujours farouchement à ce que votre mari revoie Mauricette... Mais d'ici à très long-

temps... Seulement je ne laisserai pas échapper, je vous en préviens, l'occasion de me trouver moi en sa présence et d'avoir avec lui, un entretien qui devient nécessaire...

ANDRÉE, se levant.

Vous vous rappellerez votre parole ?

CHARLES.

Soyez sans crainte, je n'y manquerai pas... (Elle se lève.) Vous partez ?..

ANDRÉE.

Oui, je vais vous laisser.

CHARLES.

Je ne vous offre pas de voir Mauricette à présent et je ne veux pas vous retenir. Vous comprenez que j'ai hâte d'éclaircir tout ceci, de causer avec elle... Mais que de choses encore nous avons à nous dire! Si tout à l'heure, vous reveniez. Nous aurions un long moment pour nous épancher, prendre des décisions... Vous verriez ensuite Mauricette... Voulez-vous...

ANDRÉE.

A tout à l'heure, Charles.

Elle sort. Charles va aussitôt à la porte de la chambre de Mauricette et frappe.

CHARLES.

Mauricette !

VOIX DE MAURICETTE.

Vous êtes seul.

CHARLES.

Oui.

Entre Mauricette.

SCÈNE VIII

CHARLES, MAURICETTE.

CHARLES, d'un ton naturel.

Tiens! vous ne vous êtes pas habillée?

MAURICETTE.

Non! (Elle hésite un instant, puis se décidant et très franchement.) Charles!...

CHARLES, qui remuait des livres, relevant la tête.

Mauricette?

MAURICETTE.

Vous aviez raison tout à l'heure. Quand vous êtes entré, j'étais troublée, très troublée... Je venais de recevoir une lettre... une lettre... une lettre que je n'avais pas encore ouverte, que je tenais dans ma main... Mon intention était alors de la déchirer, cette lettre, sans la lire. Depuis, je... je l'ai lue... Si vous désirez voir cette lettre qui m'est adressée, par M. Dautran, comme je vous ai promis de n'avoir pas de secrets pour vous, la voici...

Elle lui montre la lettre, mais sans la lui donner.

CHARLES, doucement, sans rien manifester.

Voulez-vous me la donner? (Elle la lui donne avec un certain effort visible.) Merci... (Il la parcourt lentement. Au milieu.) Cette lettre ne vous est pas arrivée par la poste, hein? .. (Mauricette ne répond pas.) Qui vous l'a remise?

MAURICETTE.

C'est Françoise. (Mouvement de Charles.) Elle ne l'a

pas fait à mauvaise intention. Elle ne mérite aucun reproche. Et je vous demande instamment de ne pas lui en faire.

CHARLES.

Quoique je ne juge pas tout à fait comme vous, je ne dirai rien à Françoise, c'est entendu. Vous permettez que je termine. (Il reprend attentivement la lecture de sa lettre, puis la repose sur la table en la froissant.) *Vous tenez loyalement vos promesses, Mauricette, je n'en ai jamais douté. Je trouverais injurieux pour vous de vous en féliciter. Mais je me rends bien compte qu'il a dû vous être pénible de me voir lire cette lettre. Je vous demande pardon de vous avoir infligé cette peine que vous ne méritiez pas. Je ne pouvais pas vous l'éviter. (Mauricette fait un signe de tête.)* Maintenant, puis-je vous demander ce que vous pensez de cette lettre?

MAURICETTE, timidement, avec sincérité.

Elle m'a beaucoup émue.

CHARLES.

C'est une impression!... mais je ne vous demande pas l'effet qu'ont pu exercer sur votre sensibilité les termes d'un billet écrit avec plus ou moins de sincérité, par quelqu'un qui a une grande habitude de ce genre de littérature... Sur son fond il me semble que nous ne pouvons pas différer d'avis?... (silence de Mauricette. Il reprend.) M. Dautran aurait pu profiter de nos anciennes relations pour chercher à renouer avec nous, ouvertement, dans l'oubli du passé... Je ne vous cache pas qu'il m'aurait trouvé très défiant et très peu disposé à l'accueillir. Mais il n'a même pas eu cette hypocrisie. Il s'adresse à vous par des moyens détournés, il vous propose avec cynisme de le recevoir à mon insu; il semble croire

que vous avez aussi peu conscience de vos nouveaux devoirs que lui des siens; enfin, ses sentiments ne sont même pas déguisés. Ce procédé est si évidemment insultant pour vous, qu'une hésitation n'est même pas permise. Et je suppose que vous n'en avez pas eu.

MAURICETTE.

J'ai décidé de faire ce que vous voudrez.

CHARLES.

Cela ne me suffit pas. De votre démarche actuelle, de votre conduite passée, je conclus que vos dispositions doivent être conformes aux miennes... Si je me trompe, si vous croyez que de revoir un homme dont tout vous sépare, vous puissiez tirer un bien quelconque pour l'avenir... si vous avez une bonne raison, donnez-la moi, et quelle que soit ma répugnance, nous aviserons...

MAURICETTE, secouant la tête.

Quelle raison voulez-vous que je vous donne?

CHARLES.

Alors, n'en parlons plus. Je m'arrangerai pour qu'il soit fait réponse à cette lettre d'une façon définitive et immédiate. (Mouvement de Mauricette.) Ne vous inquiétez pas. Cela très simplement et très doucement... Maintenant, ma chérie, allez finir de vous habiller. Nous sortirons tout à l'heure comme nous l'avions décidé. (Mauricette va vers sa chambre. Au moment où elle est sur le seuil, d'une voix émue.) Mauricette... nous sommes très amis, n'est-ce pas?

MAURICETTE, sans accent.

Certainement!

CHARLES.

Ça va bien!

Elle sort. Après son départ. Charles sonne, Françoise paraît.

SCÈNE IX

CHARLES, FRANÇOISE.

CHARLES.

Je sais ce qui s'est passé, Françoise. (Mouvement de Françoise.) Non, ne dites rien. C'est inutile. Ma femme m'a fait promettre de ne pas vous adresser de reproches. Je ne vous en fais point... Nous ne reparlerons jamais de tout cela... La personne qui vous a remis cette lettre doit attendre dans une voiture, à la place où vous l'avez rencontré ce matin. Vous allez descendre... (Nouveau mouvement de Françoise.) Ecoutez-moi! Vous allez descendre et vous prierez ce monsieur de vous suivre. Si d'autres questions vous sont posées, vous n'y répondrez pas... Ne craignez rien, Françoise... Ce que je fais, je le fais pour le bien de votre maîtresse... Allez...

Après que Françoise est sortie, Charles va tirer la portière devant la porte de la chambre de Mauricette. Il traverse la pièce. Coup d'œil à la fenêtre. Il retrouve sur la table la lettre de Roger et la relit. Puis il la froisse d'un geste violent et la jette au feu. Introduit par Françoise, Roger paraît. Il a considérablement vieilli. Mais ce changement apparaît moins au premier regard qu'ensuite aux flétrissures de son visage creusé, à l'affaissement de sa taille.

SCÈNE X

ROGER, CHARLES

ROGER, s'arrêtant, saisi à la vue de Charles.

Toi!

CHARLES.

Oui... (Roger reste sur le seuil, hésitant.) Eh bien! Entrez!... Entrez donc!

ROGER.

Je comprends! Tu as intercepté ma lettre, et...

CHARLES, haussant les épaules.

Vous devriez me connaître assez pour savoir que ce ne sont pas là mes façons d'agir. Un entretien est devenu indispensable entre nous. J'ai saisi l'occasion qui me l'offrait. Rien de plus.

ROGER.

Tu n'avais pas besoin de recourir à ce moyen! Sois tranquille, tu étais parmi ceux qu'en arrivant j'avais le plus d'impatience de revoir. Et quoique, à vrai dire, je n'aie pas précisément choisi ce jour et cette heure pour notre rencontre, ma foi! puisque l'occasion se présente... (Geste décidé. Se redressant et crânant.) Regarde-moi. Je ne courbe pas la tête et il me semble que je n'ai pas l'air trop penaud.

CHARLES, posément.

Je vais vous dire. Je me suis très peu préoccupé des attitudes que nous pourrions prendre l'un vis-à-vis de l'autre. Cela me parait de mince importance. Evidemment, nous avons des choses graves à nous

dire. Tâchons que ce soit brièvement, sans colère, et en nous faisant réciproquement le moins de mal possible.

ROGER, toujours ironique.

Je t'écoute avec admiration!... Peste! Quelle modération! Quel beau calme!... Ah! on voit bien que les choses ont tourné à ton avantage. Excuse-moi si je ne montre pas exactement la même égalité d'humeur. Mais c'est que pour moi... je vais peut-être t'étonner beaucoup en te confiant cela... il n'en a pas été tout à fait de même... (Un léger temps. Il s'assied.) Maintenant, si j'ai tenu dès mon entrée à te faire remarquer que je gardais toute mon assurance et ma liberté d'esprit, c'est qu'en te voyant là, chez toi, installé à m'attendre, toi le mari de Mauricette, pourvu par la loi et par la société d'une ample collection de droits et de privilèges, je me suis persuadé que tu pouvais te croire armé d'assez sérieux griefs contre moi. Or... (Se tournant vers Charles.) Il faut être net, n'est-ce pas?

CHARLES, tranquillement.

Je n'y vois pas d'inconvénient.

ROGER.

Or, après ce que tu as fait contre moi, en ennemi...

CHARLES, protestant.

Permettez!

ROGER, le coupant et insistant avec force.

En ennemi impitoyable!... Je veux que tu saches, avant tout, que je ne me crois plus tenu, envers toi, à aucun ménagement. Tu comprends?

CHARLES, paisiblement.

Non, mais cela ne m'étonne pas. J'ai constaté, à maintes reprises, entre nos deux natures, de telles et

si profondes différences que j'ai renoncé une fois pour toutes à vous comprendre.

ROGER.

Aujourd'hui je compte m'expliquer assez clairement pour que tu ne puisses, sous aucun prétexte, t'en dispenser ! Ecoute ! Pendant ces six mois que je viens de passer, j'ai beaucoup changé. Je ne suis plus tout à fait l'homme léger que tu raillais autrefois ; j'ai plus réfléchi que dans toute mon existence. Je me suis jugé et j'ai jugé les autres comme moi-même... sans indulgence. Du point où je la regarde à présent, ma vie n'a pas valu grand'chose. Je l'ai gâchée sottement. J'ai... Mais ce qui est fait est fait. Il est trop tard pour recommencer. Parlons de toi.

CHARLES.

Oui ! Et que je sache enfin de quoi vous m'accusez !

ROGER.

Tu vas le savoir... Pendant vingt ans, je me suis occupé de toi, je t'ai accueilli chez moi avec bonté, avec amitié. Est-ce vrai ?

CHARLES.

C'est vrai.

ROGER.

Eh bien, je t'accuse de la plus effroyable ingratitude ! (Mouvement de Charles. Le coupant, avec autorité.) Ne m'interromps pas ! Tais-toi ! Tu me répondras après si tu veux, si tu peux !... Depuis six mois, une rupture profonde s'est faite entre ma femme et moi... une rupture telle que rien peut-être ne nous rapprochera plus désormais et que nous vivrons, à la fois près et loin l'un de l'autre, sans pouvoir oublier, sans pouvoir pardonner. (Nouveau mouvement de Charles.) Cette maison où tu avais ta place de familier,

tu l'as ruinée et désolée. Au moment où elle était tranquille, souriante et heureuse, tu y as introduit, volontairement, le drame, le drame qui sans toi peut-être n'eût jamais éclaté !

CHARLES.

Allons donc ! Il couvait sous cette tranquillité hypocrite. Et ce bonheur que vous osez m'accuser d'avoir détruit, tout déjà le menaçait.

ROGER.

Rien ne le menaçait *. Ce bonheur inespéré que je ne méritais pas, je l'avais cependant. Il éclairait et remplissait merveilleusement mon existence. (Avec une mélancolie et un regret amer.) C'était peut-être pour moi la pente d'une vieillesse heureuse. J'aurais fini dans cet amour que je ne me connaissais pas, que je n'osais pas m'avouer et qui prenait si bien l'âge de mon cœur. Tu ne l'as pas voulu *... Non seulement ta jalousie âpre, furieuse, injustifiée, sans droits, s'est férocement ruée contre cet amour innocent et sans défense pour me l'arracher, mais elle a pris le soin cruel de le révéler à mon inconscience, d'apporter partout sa lumière impitoyable pour que je souffre, l'ayant perdu, d'une souffrance plus précise, plus désespérée et plus inguérissable !

CHARLES.

En vérité, je vous écoute avec stupeur... Vous êtes là à vous lamenter dans votre égoïsme. Et, pas un instant, vous n'avez l'air de vous douter que, dans ce conflit douloureux, vous n'étiez pas le plus intéressant ! Mais non, mais non. Votre destinée était accomplie. Bonne ou mauvaise, votre existence était faite !... Ah ! comme sans le vouloir vous m'auriez justifié, si j'avais besoin de l'être, d'avoir pris l'intérêt de celle qui pouvait être la seule, la vraie vic-

time, du petit être qui s'en allait, incertain, ignorant, parmi les embûches et les obstacles, sur le mauvais chemin de la vie.

ROGER, *les bras croisés.*

Et c'est toi, n'est-ce pas, qui as eu ce beau rôle de protecteur de l'innocence ! C'est par abnégation, c'est par devoir, c'est pour son bien et pour son bonneur que tu as fait ce que tu as fait !

CHARLES.

Oui, je le jure !

ROGER, *éclatant de rire.*

Et le plus fort, peut-être, c'est qu'il le croit... Ah ! bel honnête homme, va, homme de devoir qui a su s'entourer de bonnes raisons, justifier par de louables mobiles les convoitises de son instinct... A ton tour d'apprendre quelque chose de moi ; à moi de t'éclairer sur toi-même. Car je te connais, parce que je me connais, et, si dissemblables que tu nous croies, il y a tout de même entre nous une ressemblance.

CHARLES, *avec force*

Non !

ROGER.

Si ! C'est la ressemblance qui existe entre tous les hommes... C'est cet instinct brutal qui fait que nous nous ruons, quels que soient nos idées, nos sentiments, sur l'être vers qui nous pousse une force obscure irrésistible. Et c'est à ton instinct que, le sachant ou ne le sachant pas, faut-il que je t'apprenne cela, tu as obéi !... Je t'ai vu suggérer la défiance autour de moi, fomenter le trouble, démolir mon foyer, sans pitié, sans merci, pour emporter au tien la femme que tu voulais et dont tu t'es emparé malgré elle.

CHARLES.

Ce n'est pas vrai.

ROGER.

C'est vrai ! Lâchement, tu as abusé du hasard qui te l'offrait.

CHARLES, révolté.

Taisez-vous donc ! Mais vous l'eussé-je, de force... de force, entendez-vous ! arrachée à cette heure critique, que j'en avais le droit... le devoir !... Oui, j'ai bien fait, mille fois bien fait de mettre mon mariage entre vous comme un infranchissable obstacle. Et la vie est là pour me donner raison !... Quand j'ai emmené ma femme, elle vous aimait. Elle ne m'aimait pas ! Après ?.. J'ai le temps d'attendre, moi, je suis jeune ! Mille pensées, mille élans naturels, mille joies fougueuses nous sont communs qui doivent nous rapprocher fatalement. C'est toute la vie que je lui assurais !... C'est le foyer... C'est l'enfant futur ! Et vous-même si vous aviez été libre, que pouviez-vous faire de cette existence qui commence près de la vôtre qui s'achève. Tout ce qui nous unit vous séparait !

ROGER.

Rien ne sépare deux êtres qui se vouent librement l'un à l'autre. De quel droit oses-tu interpréter la nature et parler en son nom avec cette assurance. Elle est mystérieuse. Elle fait naître l'amour où elle veut, comme elle veut ; et le pire crime, celui que je te reproche, vois-tu bien, pour lequel je te hais, c'est l'abus monstrueux de la force. Tu l'as commis sans cesse, quand tu l'as emmenée, quand tu me l'as cachée, quand, plus tard, profitant d'une parole extorquée, tu l'as épousée contre sa volonté sincère et profonde. Tu le commets encore aujourd'hui en te

mettant entre nous, en m'empêchant de la voir alors que, je le sens, je le sais, nos deux cœurs s'appellent !...

CHARLES, haussant les épaules.

Quelles illusions vous vous faites, Mauricette vous a oublié.

ROGER.

Tu mens !

CHARLES, hors de lui.

Avant de vous refuser sa porte, je l'ai consultée.

ROGER.

Tu mens !... tu mens !... Je vois que tu mens... La vérité, qui me console, c'est que ta dureté, ta violence, ton despotisme, n'ont rien pu contre ce qui était ; que tu l'as prise, mais que tu ne l'as pas eue. Et, si tu me fermes si bien ta porte, c'est que tu as lieu d'avoir encore peur de moi !

CHARLES, de même.

Vous êtes fou et vous me faites pitié !

ROGER.

Et tu as raison de trembler, car je te le dis bien haut, je n'ai plus dans la tête et dans le cœur qu'une pensée, qu'un espoir, qu'un but : la revoir. J'y consacrerai tout ce qui me reste de force, et, par quelque moyen que ce soit, j'y arriverai.

CHARLES, haussant les épaules.

Ne vous donnez pas tant de peine, vous allez la voir.

ROGER.

Tu dis?...

CHARLES.

Vous allez la voir... Je veux vous montrer qu'on n'a pas si grand'peur de vous que votre pauvre fa-

tuité se l'imagine, et que si ma femme vit près de moi, c'est librement de son plein gré... avec amour. Cet entretien que vous avez cherché par des moyens détournés et à mon insu, c'est moi qui l'autorise à présent et qui l'exige vous entendez, qui l'exige!... Vous allez parler à Mauricette, mais dites-lui bien cette fois tout ce que vous avez à lui dire, car je vous jure bien que vous ne trouverez plus ensuite occasion de rien ajouter... jamais! (Il va à la porte de la chambre de Mauricette qu'il entr'ouvre.) Mauricette, venez.

Mauricette paraît sur le seuil, interdite. Son premier regard va à Roger, très ému, qui la regarde avidement, mais sans oser s'avancer vers elle.

SCÈNE XI

Les Mêmes, MAURICETTE.

CHARLES.

Approchez, Mauricette. (Elle avance de quelques pas entre les deux hommes.) Nous voici à une heure grave de votre vie... (Montrant Roger.) On vient me défier, ici, chez moi. On veut essayer de réveiller le souvenir d'un passé qu'il faut tuer aujourd'hui définitivement. On ose m'accuser d'avoir exercé sur vous une violence en vous épousant! Je vous aime de toutes mes forces.. Je vous aime trop pour supporter l'idée que vous puissiez vivre près de moi par contrainte. Vous êtes ma femme. Mais sachez que je vous rends libre à cette minute de toute obligation, de tout devoir. Je ne veux que les droits que vous donnerez vous-même. A vous de répondre... et de choisir!

Sur ces derniers mots, il a gagné la porte de son cabinet de travail. Et il sort brusquement.

SCÈNE XII

MAURICETTE, ROGER, puis ANDRÉE, CHARLES.

Après que Charles est sorti, Mauricette se tourne vers Roger, rencontre son regard et détourne les yeux. Il est debout, très ému, et s'appuyant au dossier d'un fauteuil. Mauricette lui fait signe de s'asseoir.

ROGER, essayant de sourire.

Pardonnez-moi... si... si je ne vous parle pas tout de suite... J'ai la gorge serrée. C'est l'émotion. Ça va passer. (Un temps.) Il y a si longtemps que j'attendais ce moment, et le voilà enfin, le voilà !... (Et comme Mauricette fait un mouvement pour changer de place.) Non, je vous en prie, je vous en supplie, restez là ainsi. Laissez-moi vous regarder... vous regarder tout mon saoûl... remplir mes yeux... Que c'est bon de vous voir !... Que c'est bon... Ah !

Il soupire profondément.

MAURICETTE.

Calmez-vous, je vous en prie.

ROGER.

Six mois, six mois passés ainsi, loin, à penser à vous jour et nuit, sans rien savoir de vous, rien, sinon que vous étiez à un autre ! Tout à l'heure, devant lui, j'ai fait le brave. Je ne le suis pas. Je tremble, je souffre, j'ai peur... D'un mot vous allez me faire savoir si ma vie est finie, ou si... Dites-le, je vous en supplie, dites-le vite !... Que je sache, que je sache !

MAURICETTE.

Moi aussi je suis troublée... très émue!... Vous revoir ainsi tout à coup... Laissez-moi le temps de me remettre... Ne croyez pas que je vous ai oublié... Si vous avez pensé à moi, moi aussi j'ai pensé à vous...

ROGER, avec émotion.

C'est vrai, Mauricette?

MAURICETTE.

J'ai pensé à vous de tout mon cœur, tendrement, tristement... Je pensais à votre peine et je n'aurais pu goûter aucune joie... Je m'inquiétais d'être sans nouvelles de vous et je n'osais en demander... Votre image était entre moi et tout...

ROGER, de même.

C'est vrai...

MAURICETTE.

J'ai pleuré en me rappelant des heures où nous avions ri, si heureux, si confiants, sans mauvaises pensées, les uns près des autres Est-ce possible que la vie soit si méchante, qu'elle mette du mal partout, qu'il faille toujours en faire aux uns ou aux autres et blesser surtout ceux qui vous aiment? Comme j'en ai fait, moi, déjà, du mal sans le vouloir.

ROGER.

Ah! ne regrettez rien, allez.

MAURICETTE.

Oh! si, je regrette, je regrette beaucoup... Il y a des moments où mon cœur est gros, gros... où j'ai envie de demander pardon, pardon à tout le monde... à tous ceux qui m'entourent et que je fais souffrir... que je ferai souffrir encore... à tout le monde... (Un temps.) à vous...

ROGER, frappé.

A moi! (Il s'est rapproché d'elle, elle le regarde et a un involontaire mouvement de recul dont il s'aperçoit.) Ne regardez pas, Mauricette, mon visage que les insomnies ont creusé, où les larmes, en coulant, ont laissé leur trace passagère. Ça, c'est le visage de mon malheur, de mon désespoir, de ma solitude! Demain peut-être le bonheur m'en aura fait un autre... (Passant la main sur son visage.) Et quand même... quand même, après tout c'est mon amour pour vous qui s'est inscrit là, sur ces rides qu'il a creusées!.. (Avec désespoir.) Je peux être laid et vieux pour les autres, mais pas pour vous, n'est-ce pas, pas pour vous?... D'ailleurs, l'âge ne s'écrit pas là, mais là (Il touche son cœur.) et ce cœur-là, plein de vous, s'est conservé jeune pour vous! (Avec une agitation désespérée.) Mais dites-moi donc que tout n'est pas fini, Mauricette! Rappelez-vous... là-bas... autrefois...

* MAURICETTE, avec embarras.

Autrefois, je ne réfléchissais pas, je ne savais pas... Je sais maintenant qu'on a... des responsabilités... des devoirs...

ROGER, la regardant avec effroi.

Comme on a pris sur vous de l'influence... Charles?

MAURICETTE, les yeux baissés.

Il a été très bon pour moi. (Mouvement de Roger.) Oui, très bon. Je ne peux pas oublier comme il s'est montré patient et tendre malgré ses apparences rudes, avec des gestes qu'il faisait doux pour moi, comme ceux d'une maman... Jamais il n'a eu seulement une brusquerie, un mouvement qui lui échappât... Il m'a caché sa peine pour m'en éviter le remords; je n'ai jamais vu ses larmes, mais souvent ses yeux rouges, d'avoir pleuré seul!...

ROGER, la regardant.

Comme vous parlez de lui !

MAURICETTE, avec un peu de gêne.

C'est bien naturel... On ne vit pas près d'un homme comme Charles sans reconnaître peu à peu ses qualités, sa valeur... sans... sans être touchée de ce qu'il a fait pour vous, sans... sans l'apprécier, enfin...

ROGER, la regardant toujours avec une jalousie souffrante.

Ah ! (Un temps, avec désespoir.) Mais moi aussi je ne vis que par vous, que pour vous !.. Mauricette !.. *(Il tend les bras vers elle, puis les laisse retomber avec désespoir.) Mon Dieu, c'est fini... Oh ! Je comprends... De loin on se fait des illusions, on croit ce qu'on veut croire. On vient, on voit... (Accablé.) Et voilà... et voilà !

MAURICETTE.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi ! Ce qui s'est passe en moi, je ne le sais pas moi-même... On ne se connaît pas bien. C'est la vie qui vous mène, qui vous pousse... (Très émue, pleurant presque.) On n'est pas responsable... Ce n'est pas ma faute, ce n'est pas ma faute !

ROGER, tristement.

Non, ce n'est pas votre faute ! Ce qui arrive devait arriver, la jeunesse va vers la jeunesse... C'était forcé, c'était fatal ! On ne peut rien à cela ! Ah ! vieux fou que j'étais !.. (Mauricette va pour parler. Doucement.) Non, ne parlez pas. Toutes vos paroles sont cruelles malgré vous, cruelles comme cette jeunesse que j'ai adorée en vous... (Plus bas.) que j'adore encore .. Laissez-moi vous regarder seulement. . regarder une dernière fois le visage de ma petite Mauricette d'autrefois... (Il la regarde longuement, avec douleur.) Et main-

tenant... (D'un pas lourd il va vers la porte du cabinet qu'il ouvre.) Charles... (Charles paraît. Il a un rapide regard de Mauricette à Roger, pousse un grand soupir de joie contenue. Derrière lui Andrée. Roger l'aperçoit et après un tressaillement.) Andrée... tu n'auras plus besoin de me mentir désormais... Je sais que je suis vieux .. (Avec effroi.) La vieillesse...

ANDRÉE, tendrement.

Je tâcherai de te la faire douce et que tu ne l'aperçoives presque pas.

MAURICETTE, s'approchant d'eux.

Ecoutez la !. . C'est moi qui vous en supplie, moi la petite fille qui devais vous réunir et qui ne me consolerais pas de vous avoir séparés .. Combien de fois, après nos promenades, je vous ai vu rentrer ainsi au bras l'un de l'autre. C'est ainsi que je voudrais vous voir rentrer encore.

ANDRÉE.

Roger, Roger, oublions.

ROGER.

Essayons !...

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon s-Seine. — A. Pichat.

Imprimerie générale de Chatillon-sur-Seine. — A. Pichat 6091.